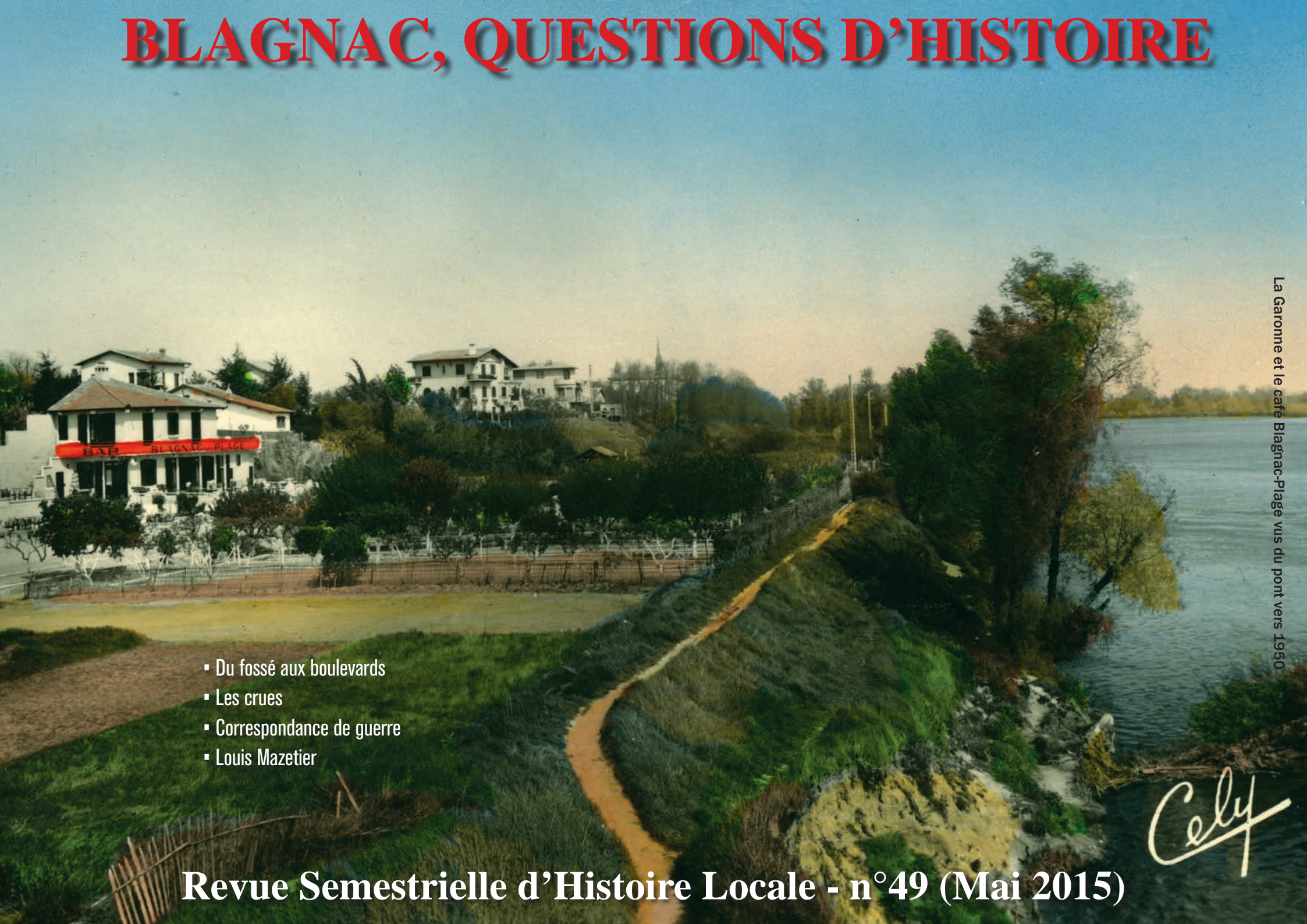


# BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE



- Du fossé aux boulevards
- Les crues
- Correspondance de guerre
- Louis Mazetier

Revue Semestrielle d'Histoire Locale - n°49 (Mai 2015)

*Cely*

# Sommaire

L'Hôtel des Invalides	1
Du fossé aux Boulevards	3
Les crues de la Garonne à Blagnac	9
Correspondance de guerre d'Auguste Pressac	19
Louis Mazetier au monastère de Blagnac : genèse d'un chantier inachevé	26
Le Blagnac industriel : La Royale	38

Responsable de publication : Alain Lauret

**Comité de rédaction :**

Lucien Alemanni - Suzanne Béret -  
Christiane Combelles -  
Anne-Marie Ducos de Lahitte -  
Monique Lanaspèze -  
Alain Lauret - Jean-Louis Rocolle -  
Jacques Sicart - Jeannette Weidknnet  
Maquette : Philippe Garcia

N° ISSN 1169-4408

Revue éditée par l'association  
**Blagnac Histoire et Mémoire**  
Siège social : 97, Vieux Chemin de Grenade  
31700 BLAGNAC

[blagnachistoire.e-monsite.com](http://blagnachistoire.e-monsite.com)



Numéro spécial  
**Les Blagnacais  
pendant la Grande Guerre**



Numéro spécial  
**Les Blagnacais  
pendant la Seconde Guerre  
mondiale**  
**épuisé**



Numéro spécial  
**Blagnac et ses rues**

Demandez-les au **06 78 41 32 37**

# L'Hôtel des Invalides

En 1670, le roi Louis XIV ordonne la construction à Paris de l'Hôtel des Invalides destiné à abriter une partie des grands blessés de son armée, victimes des conflits européens.

Il souhaite que "Ceux qui ont exposé leur vie et prodigué leur sang pour la défense de la monarchie passent le reste de leurs jours dans la tranquillité".

Pour être admis, le soldat doit justifier de 10 ans de service dans l'armée royale puis de 20 ans à partir de 1710.

Protestants, marins et malades des écrouelles sont exclus de la sélection. Les visites de femmes ne sont pas autorisées mais les pensionnaires mariés ont le droit de découcher deux fois par semaine. Bien nourris et, si nécessaire, bien soignés dans la spacieuse infirmerie comptant 400 lits, les pensionnaires doivent effectuer des travaux au service de l'État. Les moins handicapés montent la garde dans divers sites à protéger. Les autres confectionnent souliers, uniformes

▶ Invalide en 1793

▼ La grande cour des Invalides sous Louis XIV



ou tapisseries dans les manufactures intégrées dans l'hôtel. Canes, béquilles et jambes de bois leur sont généreusement distribuées. Tout manquement à la discipline entraîne privation de vin, prison ou expulsion. L'établissement accueille jusqu'à 4000 écolopés. Il est constitué d'un monumental bâtiment avec cour et église. Un dôme et une chapelle lui sont ajoutés

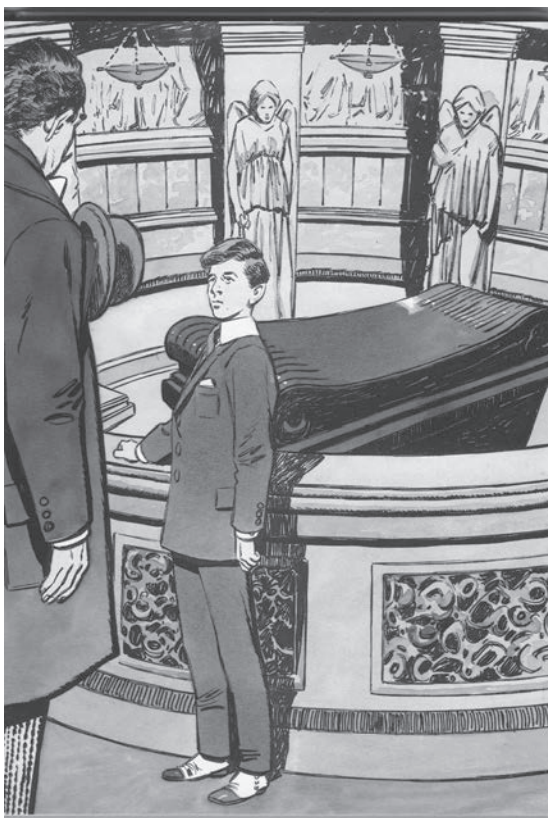
entre 1679 et 1706.

De nos jours, les registres de présence des pensionnaires sont conservés au Service Historique de la Défense situé au fort de Vincennes. Ils totalisent 110 000 noms rien que pour la période 1673-1796. Les premières recherches effectuées dans ces longues listes ont permis la découverte de Blagnacais :

**Guillaume Guimbaud** dit "Blagnac", cavalier âgé de 58 ans, natif de Blagnac diocèse de Toulouse, le 26 janvier 1648, fils de Jean et de Françoise Ortole. Brigadier reçu à l'hôtel le 24 octobre 1697. Décédé le 14 décembre 1717.

**Antoine Bergerac**, dit "la rose", décoré, âgé de 49 ans, né à Bla-





gnac, juridiction de Toulouse le 12 février 1736, fils d'Antoine et de Toinette Montès. Reçu à l'hôtel de 6 mai 1784.

**Pierre Gaillard**, 56 ans, né au bourg de Blagnac, près Toulouse en Languedoc le 4 décembre 1707, fils de Pierre et de Marguerite Sarlabous. Reçu à l'hôtel de 21 avril 1763.

◀ **Charles De Gaulle devant le tombeau de Napoléon aux Invalides** - par Lucien Nortier

L'hôtel des Invalides est l'un des monuments les plus prestigieux de Paris. Il a été le cadre de nombreux événements historiques :

**1706** : Plusieurs années

après sa mise en fonction, l'hôtel est inauguré en présence du roi Louis XIV et de sa cour.

**1789** : Le 13 juillet, la foule parisienne pille fusils et canons entreposés dans l'hôtel et prend la redoutable forteresse de la Bastille dès le lendemain. La Révolution est en marche.

**1804** : Le 5 juillet, Napoléon I<sup>er</sup> préside en la chapelle des Invalides la fastueuse cérémonie de première remise d'étoiles de la Légion d'honneur.

**1811** : L'empereur attache une grande importance à l'hôtel. En 1811, il lui concède un budget annuel considérable. Le Premier Empire est bien l'âge d'or de l'établissement.

**1814** : Alexandre, tsar de Russie, visite l'hôtel des Invalides. Il avoue être ému par la perpétuelle musique engendrée par le contact des

centaines de cannes, béquilles et jambes de bois sur les pavés de la majestueuse cour.

**1840** : Le retour des cendres de Napoléon I<sup>er</sup> de l'île de Sainte-Hélène jusqu'à l'hôtel des Invalides donne lieu, dans la capitale, à un immense rassemblement de Parisiens tout le long du cortège.

**1861** : Le corps de Napoléon I<sup>er</sup> est mis dans un monumental sarcophage placé dans la crypte creusée au centre de la chapelle des Invalides.

**1905** : Une très grande partie de l'Hôtel accueille le splendide musée des armées où sont glorifiés les grands moments de notre Histoire.

**1950** : Un célèbre général révèle l'importance de ses nombreuses visites aux Invalides dans sa formation morale d'enfant et d'adolescent. Il ajoute : *"Toute ma vie, je me suis fait une haute idée de la France. Cette foi a grandi en même temps que moi."* Il s'agit de Charles De Gaulle.

De nos jours, une centaine de grands blessés de guerre sont pensionnaires à l'hôtel des Invalides, lieu chargé d'Histoire jadis parcouru par trois soldats blagnacais.

 **Jean-Louis Rocolle, Jacques Sicart**

## SOURCES

- Service Historique de la Défense, registre : "Reçus à l'Hôtel des Invalides de 1673 à 1696" - Cotes : SDH/GR/2XY41. Acte no 093059 : GAILLARD SDH/GR/2XY46. Acte no 106703 : BERGERAC SDH/GR/2XY12. Acte no 009466 : GUIMBAUT  
- Site Wikipedia

Nous remercions "l'Association des amis de l'Hôtel des Invalides".

# Du fossé aux Boulevards

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Garonne en se déplaçant au fil du temps vers sa rive droite ne coule plus au pied des remparts du « fort » de Blagnac et n'alimente plus le fossé qui l'entoure.

Certes ce grand fossé a perdu son caractère dissuasif face à d'éventuelles attaques ennemies mais son utilité reste indéniable. Il « reçoit les eaux pluviales et les dégorge dans la Garonne » et ainsi « évite l'inondation de beaucoup de maisons lorsque surviennent quelques averses » par contre, dans ce cas, il déborde et endommage l'étroit chemin qui le longe.

## Le comblement du fossé

Le 20 juillet 1812, le maire Pierre Rouy lit aux conseillers municipaux « diverses lettres du préfet ». Celui-ci rappelle qu'en février 1810, il a mandaté un ingénieur pour établir un plan concernant « les projets d'embellissement de la commune » et il demande si la municipalité en a tenu compte. Après discussion, le conseil se résout à répondre par la négative. Ce plan, explique-t-il, « entraînerait de trop grandes dépenses » car il prévoit « d'anéantir le grand fossé » et donc « la démolition et la reconstruction de trois ponts ».

Peut-être le manque de moyens financiers est bien réel, mais ces travaux non exécutés provoquent peu à peu l'enlèvement du fossé et la dégradation du chemin public transformé en véritable « borbier ». Aussi, quatre ans plus tard, la nouvelle municipalité se trouve dans l'obligation de s'en charger.

Le 16 février 1816, le maire Gervais Gaillard réunit le conseil municipal, présente la situation et la façon, d'après lui, d'y remédier.

« Le chemin qui entoure le village rend la voie publique impraticable dans l'état de dégradation où il se trouve. Ces dégradations proviennent soit de la stagnation des eaux bourbeuses qui ne peuvent s'évacuer soit des entreprises abusives qu'on s'est permis en y établissant du fumier, des gerbiers, des paliers ou en enlevant la terre ».

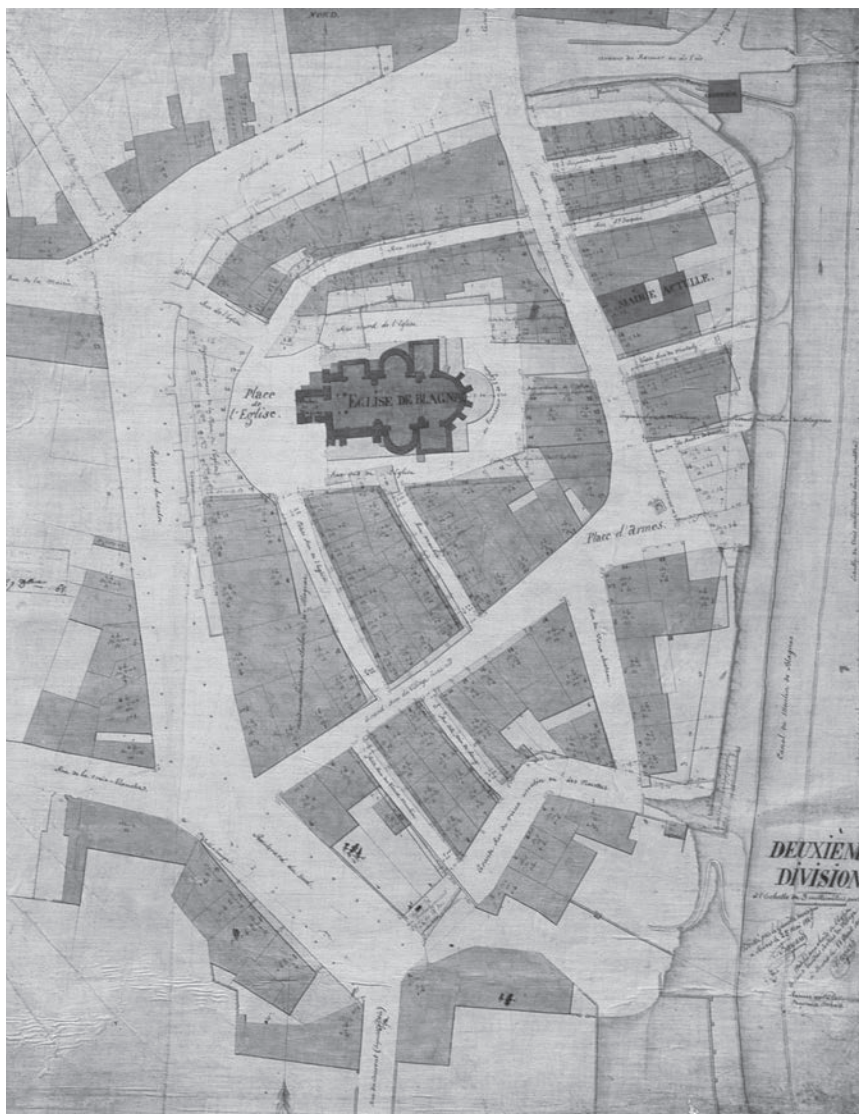
Elles occasionnent « non seulement la putréfaction mais encore le périss-

ement » total ou partiel « des arbres qui existent et exposent les habitations aux dangers des incendies ».

Aussi, Gervais Gaillard pense qu'il est absolument nécessaire de combler le grand fossé et d'utiliser « toute la largeur du terrain entre les maisons (...) de droite et de gauche pour établir au milieu le chemin qui entoure une partie du village depuis la petite porte du parc du Général Compans jusqu'à la Garonne ». Il propose en plus « de planter une allée d'arbres à haute tige en laissant une banquette de deux mètres de chaque côté (...) bornée par un fossé pour y recevoir les eaux et y donner un courant pour leur évacuation ».

► La Plan du XVIII<sup>e</sup> siècle avant le comblement du fossé (A.M. Blagnac)





◀  
**Plan de 1867,**  
**le fossé a été**  
**comblé**  
**(A.M. Blagnac)**

Le financement de ces « *réparations urgentes* » ne pose aucun problème grâce « *aux prestations en nature octroyées par l'arrêté préfectoral du 5 avril 1808 pour les chemins vicinaux* ». En effet, remarque le maire « *comme il n'a été fait presque aucun ouvrage aux dits chemins pendant les*

*dernières années* », la commune « *dispose de près de deux mille quatre cents journées de main d'oeuvre ou charroi* ». Pour la plantation « *des arbres à haute tige de chaque côté du chemin on trouve la dépense dans la valeur des vieux arbres gallés qui doivent nécessairement être vendus* ». Les conseillers municipaux approuvent toutes les propositions du maire, lui donnent tous pouvoirs pour « *diriger et surveiller les ouvrages* ». Ils ajoutent « *que s'il y a un résidu après l'achat des ormeaux il servira à la réparation de la rue de l'Oratoire et pour le déplacement de la croix à l'endroit le plus convenable du côté du mur (de l'église) du septentrion...* » Le préfet donne son accord le 21 février suivant.

Le républicain Bertrand Lavigne qui trouve de nombreux défauts au royaliste Gervais Gaillard et le critique énormément, reconnaît « *utile et louable* » la transformation de l'ancien fossé en « *une charmante promenade complantée de deux rangées d'ormeaux* ». Mais il s'indigne de l'arrêté pris par ce maire le 10 avril 1816 et approuvé par le préfet huit jours plus tard. Il le qualifie même de « *honteux* » car il met à l'honneur les armées ennemies commandées en 1814 par le duc de Wellington. Les termes dont voici des extraits peuvent se comprendre venant d'un royaliste sous le règne de Louis XVIII. « *...la nouvelle formation, redressement et réparation du chemin qui entoure la ville (...)*

▶  
**Boulevard du nord**  
**et futur boulevard**  
**Firmin Pons -**  
**Le café se nomme**  
**«Les Terrasses»**  
**(CPA collection**  
**BHM)**





◀ **Boulevard du centre  
ou futur boulevard  
Jean-Rivet -  
Arrivée  
de la diligence  
(CPA collection BHM)**

la construction d'un pont en bois pour la communication (...) interceptée par la fuite d'eau du moulin du général Compans sont sur le point d'être terminés par un enthousiasme et le plus grand dévouement des habitants (...) Voulant faire rapprocher cette voie qui n'avait eu jusqu'à présent aucune dénomination certaine, aux grands événements du retour de l'illustre famille des Bourbons (...) au fait que les armées des alliés commandées par Lord Wellington (...) ont séjourné dans cette commune pour diriger les militaires lors de la Bataille de Toulouse livrée le 14 avril 1814 (...), que les généraux se transportèrent dans l'îlot de l'arigné (...) pour placer leur ponton au grand lit de la rivière afin d'y opérer le passage des troupes qui ont séjourné deux ans et demy dans cette commune (...), elle portera la dénomination d'allée royale ou avenue de Louis XVIII le désiré (...) et le pont en bois construit sur le canal de fuite celle de pont Bourbon (...). Pour perpétuer la mémoire des guerriers de cette vaillante armée qui sont morts pour la grande cause du retour des Bourbons (...), il sera érigé une croix à l'extrémité de la dite allée royale dans l'îlot de l'arigné ou île Bourbon près de la rivière (...). Ces dénominations seront rapportées au cadastre, aucune autre ne sera donnée dans les actes administratifs (...), le titre sera gravé sur les deux portes qui entourent la ville afin que les propriétaires et les autres aboutissent à s'y conformer...».

Gervais Gaillard publie et affiche ce décret « dans tout son contenu ». Mais la croix, semble-t-il, n'a jamais vu le jour et quant à l'allée, les Blagnacais préfèrent parler de « promenade publique ».

Une ordonnance de police datée du 14 mars 1816 a encore moins d'effet. Gervais Gaillard déplore que les propriétaires « se sont permis de faire des ouvertures sur le derrière des maisons » c'est-à-dire dans le rempart qui entoure le village, alors « que leur issue était de venir passer aux deux portes dites de Grenade et de Toulouse ». Les Blagnacais se plient de moins en moins à cette contrainte, continuent à faire des brèches dans le mur d'enceinte qui tombe peu à peu en ruine si bien qu'en 1831, lors de la démolition des portes, il n'existe pratiquement plus.

### La promenade publique

Grâce aux aménagements voulus par le maire Gervais Gaillard, la promenade devient la voie principale du village au détriment de la Grande rue qui reste tout de même encore la plus commerçante. Pour la première fois, la circulation délaisse l'intérieur du fort et emprunte ce nouvel axe aux dimensions plus conséquentes et qui voit sa fréquentation augmenter tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et au delà, notamment avec la démolition des portes, la disparition du

▶ **Boulevard du sud  
actuellement place  
Jeanne Hérisson  
(CPA collection  
BHM)**





rempart, l'accès facilité à l'église, l'arrivée de la diligence et, plus tard, celle du tramway.

Les municipalités en prennent soin. Chaque année ou presque une fine couche de menu gravier est étalée sur la chaussée et de la terre remise sur les banquettes. Parfois des réparations de plus grande ampleur s'avèrent nécessaires. Par exemple en 1843, par suite de fortes pluies, « *la chaussée a besoin d'être rehaussée depuis le pont de Rocolle jusqu'au mur du château* » pour se retrouver au niveau des banquettes. En 1848, « *le passage des chevaux des batteries d'artillerie cantonnées dans la commune* » a causé de graves dégradations « *qu'il est urgent de réparer* ». Le gravier « *est pris près du rivage de la Garonne sur un banc qui existe devant le ramier communal de Larigné* ». Il est ensuite « *passé au crible afin d'être exempt de sable ou de terre* ». Les « *fonds libres* » financent le coût du ramassage, du transport, du « *gravelage* ».

Il faut également s'occuper des arbres qui bordent la promenade et remplacer « *ceux qui ne prennent pas racine* » ou « *qui sont coupés par le vent ou par malveillance* ». En février 1838, une vingtaine de jeunes ormeaux « *sont plantés sous la surveillance du maire, assujettis par une barre de bois et armés de ronces pour que les enfants ne puissent les secouer ou les bêtes les ronger* ». En 1852-1853, des tilleuls et des acacias prennent la place de quelques ormeaux morts. Ces arbres participent à l'embellissement de la promenade et du village.

Toujours dans le but de rendre le cadre de vie le plus agréable possible, en 1842, la commune représentée par le maire, Jean Miquel, vend aux riverains qui d'ailleurs, en ont fait la demande « *le tertre dominant la promenade, situé entre leur maison* » et la rue pour « *y établir une terrasse qui embellira leurs habitations et cette promenade* ».

Dès le 29 juillet, le préfet pousse le conseil municipal dans ce sens car « *cette opération est avantageuse pour la commune sur le rapport de la salubrité et de l'Embellissement...* ». La majuscule montre l'importance de cette notion.

Deux délibérations du conseil municipal en date du 14 août et du 9 octobre, un arrêté préfectoral du 19 novembre et durant l'été, une enquête diligentée par le maire de Fenouillet nommé par le préfet ainsi que l'estimation de chaque parcelle effectuée par un géomètre

expert choisi par le maire de Blagnac, précèdent la transaction qui a lieu le 4 décembre chez M<sup>e</sup> Dondet, notaire royal à Toulouse.

Ce jour-là, chaque acquéreur paie à M. Frédéric Fauré, percepteur receveur de Blagnac, la somme correspondant à la surface achetée à raison d'un franc le mètre carré. Chacun d'eux s'engage à « *se clore à ses frais du côté de la promenade par un mur de soutènement parallèle à la façade de sa maison (...) d'une hauteur qui ne pourra dans aucun cas excéder deux mètres au-dessus de la gondole qui règne au pied du tertre (...), construit en cailloux ou briques cuites et crépi en mortier de chaux et sable (...) son épaisseur ne pourra être moindre de vingt-huit centimètres à sa sommité* ». Le mur de clôture entre voisins ayant les mêmes dimensions et les mêmes matériaux que le mur de soutènement « *se fera à frais communs...* ».

Tous promettent de ne jamais « *détruire le tertre (...) de le conserver à perpétuité en terrasse (...) de n'y faire aucune plantation si ce n'est de fleurs, d'arbustes ou d'arbrisseaux attendu que la présente concession n'a été consentie par la commune que pour l'ornement de la promenade...* ».

Mais la perpétuité n'a qu'un temps et cette dernière clause tombe plus ou moins rapidement dans l'oubli !

Toutefois, aujourd'hui encore il est possible de se faire une idée de ces terrasses le long du boulevard Jean-Rivet à droite de l'église et devant la dernière maison du boulevard Firmin-Pons avant la descente vers le Ramier.

## Les boulevards

La promenade, voie principale du village, bénéficie la première des innovations. Bertrand Lavigne, élu maire en 1848, y fait creuser deux puits à pompe, véritable nouveauté de l'époque, pour que tous les Blagnacais, même ceux dépourvus de puits, puissent profiter des bienfaits de l'eau potable. Il montre ainsi l'exemple. Les municipalités suivantes en installent d'autres d'abord, toujours au levant de la promenade et, enfin en 1874 grâce au maire Prosper Ferradou, dans le nouveau centre près de la mairie-école toute neuve.

Bertrand Lavigne conçoit le projet d'un « *système d'aqueducs souterrains* » qui « *en suivant la promenade* » amènerait « *les eaux pluviales, ménagères* »

et industrielles (en particulier celles des nombreuses blanchisseuses) de toute la commune à la Garonne » (en fait au canal de fuite du moulin). Mais il se heurte au refus des conseillers municipaux.

Pierre Debax reprend son idée si utile pour l'assainissement du village et la concrétise en 1865. Sur le plan de Blagnac, dressé en 1867-68, la promenade, divisée en trois parties, porte la dénomination de boulevard du Nord (devenu Firmin Pons en 1914), du Centre (actuellement Jean Rivet) et du Sud (aujourd'hui place Jeanne Hérisson).

Le mot boulevard, curieusement associé à promenade, apparaît en 1842 dans la lettre du préfet pour avertir le maire que « plusieurs habitants veulent obtenir la concession d'un terrain communal qui longe leurs habitations situées sur le boulevard de la promenade publique... ».

Dans les années 1870, des bancs installés le long de ces boulevards, à l'ombre des arbres invitent les passants à une pause agréable et surtout des pavés mis en place par un professionnel succèdent au gravier de Garonne en attendant le XX<sup>e</sup> siècle avec l'aménagement des trottoirs et le bitumage.

La transformation d'une voie publique presque impraticable en larges boulevards qui « participent encore au charme du Centre ancien » selon l'expression de Guy Éché, n'est qu'une première étape. Bien d'autres travaux de voirie suivront accompagnés de nombreuses améliorations environnementales convertissant le petit village de Blagnac en une ville moderne bien en phase avec notre temps.

 Suzanne Béret

#### SOURCES et BIBLIOGRAPHIE

- Archives municipales de Blagnac :
  - Série D : 1D11, 1D12, 3D1
  - Série M : 1M9
  - Série O : 1O3, 1O5, 1O6
- Archives départementales de la Haute-Garonne :
  - 3E 30346 : acte de vente de 1842 prêté par Jean-Louis Rocolle que je remercie.

- Revue « Blagnac, Questions d'Histoire » numéros 8, 14, 18, 23, 33, 44
- ÉCHÉ (Guy) « Blagnac Ville et Village » Ed. Éché Toulouse 1985
- LAVIGNE (Bertrand) « Histoire de Blagnac » Ed. Lafitte Reprints Marseille 1978.

En 2012, lors de la mise en place des poubelles enterrées rue du Vieux Blagnac, découverte de murs en brique pouvant être des vestiges du rempart entourant "le bourg" ou de la porte "du Touch".



►  
clichés  
Didier Chapuy  
16 octobre 2012



# Les crues de la Garonne à Blagnac

## Trois siècles d'inondations à Blagnac

### Les crues au XVIII<sup>e</sup> siècle :

Juin 1712 - Septembre 1727 - Mars 1762 - Septembre 1772 - Janvier 1784 - Août 1792

Lors de ces différentes crues, les dégâts sont importants :

Le moulin à nef du Baron est détruit deux fois, les bornes des ramiers sont emportées plusieurs fois, les chaussées, les tertres et turcies (levées de terre) pour délimiter l'enclos des ramiers sont arrachés...

Le consul A. Laporte se noie.

### Les crues au XIX<sup>e</sup> siècle :

Juillet 1804 - Mai 1827 - Mai 1835 - Juin 1855 - 22 et 23 Juin 1875 - Février 1879 - Juillet 1897

P. Lagarde, brassier blagnacais est « submergé » et son corps est retrouvé quatre jours après.

La digue des ramiers à la petite Mathe est emportée, les ramiers sont envahis et ravinés, les Quinze-Sols dévastés.

À Toulouse, le pont Saint-Pierre est emporté et vient s'échouer dans les vignes du Cassefourcat, aux Quinze-Sols.

### Les crues au XX<sup>e</sup> siècle :

Mai 1905 - Mars 1930 - Février 1952 - Mai 1977

Les dégâts sont bien moindres même si la rue du Moulin et le quartier du Port sont à nouveau inondés.

Des secours sont attribués aux Blagnacais : collectes, dons du conseil municipal...

### Les crues au XXI<sup>e</sup> siècle :

Juin 2000 - Janvier 2014



▲  
Ruines près du moulin de Blagnac  
(CPA collection BHM)

## 22 et 23 juin 1875 : la crue millénaire

Une pluie tombe pendant soixante heures en continu après vingt jours de précipitations abondantes qui avaient saturé le sol.

La Garonne s'écoule à 8,40 mètres à l'échelle des crues du Pont Neuf.

À Blagnac les marques gravées dans la descente du Ramier et à l'angle de la rue du Moulin et du chemin des Ramiers témoignent de la hauteur de l'eau.

Heureusement, les Blagnacais, habitués depuis des siècles aux colères du fleuve, avaient construit leurs maisons sur la première terrasse de la Garonne, hors de la portée de la fureur des eaux.

Seuls le moulin, l'abattoir et les maisons des bateliers et des pêcheurs de sable étaient voisines du fleuve.

Toutes ces maisons furent détruites : 23 au total ; elles se situaient au Port de Blagnac (actuelle rue du Bac) et le long du canal du moulin (actuelle rue du Moulin).

Les bateliers du Port de Blagnac se distinguèrent particulièrement dans les opérations de sauvetage.

Heureusement, la crue qui fit plus de cinq cents victimes tout le long du fleuve n'en fit aucune à Blagnac ; mais neuf corps furent retrouvés dans les Ramiers et les Quinze-Sols dans les jours qui suivirent la décrue.

Par contre, les eaux ravagèrent les riches terres agricoles, emportant les récoltes, ravinant les sols et déposant des quantités impressionnantes de sable et galets. Le Ramier était envahi d'épaves de toute sorte : énormes troncs d'arbres, mobilier, matelas, ustensiles de ménage, barriques, planchers et même plusieurs caisses de poudre emportées par les eaux depuis la Poudrerie du Ramier du Château de Toulouse, les restes des deux ponts emportés à Toulouse, ainsi que l'épave du dragueur le « Jupiter ».

La solidarité s'est exprimée par un versement de 269 230 francs (or) aux sinistrés de Blagnac pour la perte de leurs maisons et de leurs biens.

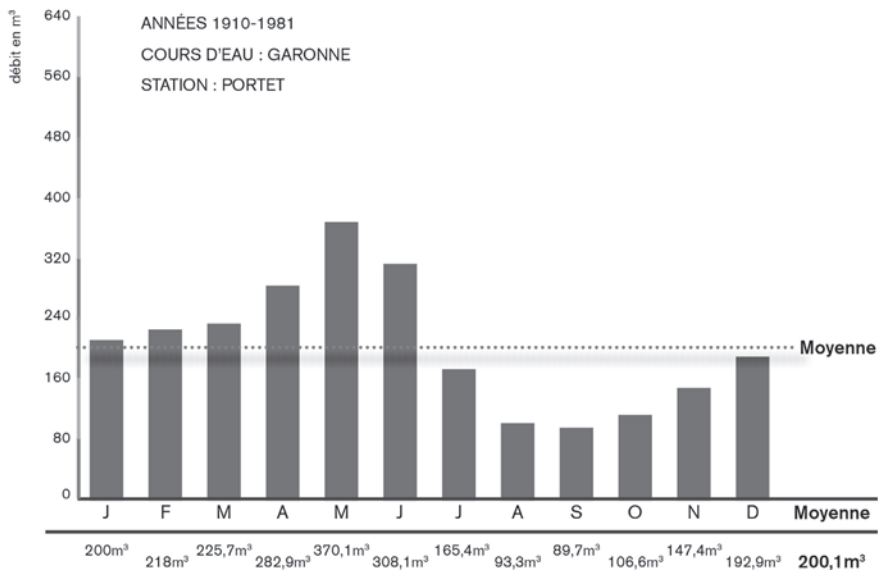


La crue millénaire dans la rue du Moulin (CPA collection BHM) ▲

Crue de la Garonne en janvier 2014 (CPA collection BHM) ▼

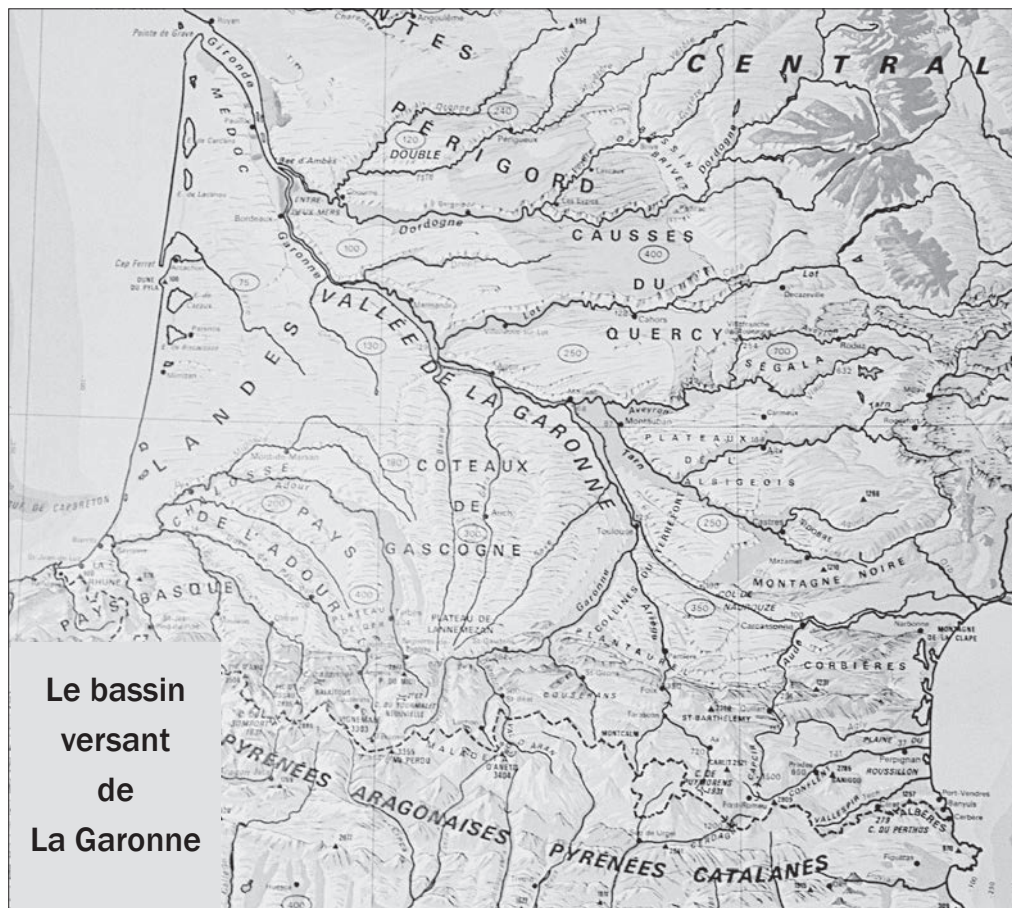


### Débits moyens mensuels du fleuve en amont de Blagnac ▼



**Débit :** Volume d'eau écoulé en une seconde en un endroit du cours d'eau. Il s'exprime en mètres cubes par seconde (m³/s)

**Régime :** Variation annuelle du débit d'un fleuve



Le bassin versant de la Garonne jusqu'à Toulouse est constitué d'affluents essentiellement montagnards :

Les rivières pyrénéennes convergent vers Toulouse et apportent un débit relativement soutenu au fleuve ; c'est un régime nivo-glaciaire renforcé, au printemps, par les pluies d'origine océanique.

Lorsque il y a simultanément la fonte des neiges et une période longue de pluies océaniques, il y a débordement du fleuve et donc inondation du lit majeur du fleuve.

Cela se produit surtout au printemps.

## Mesures de protection

### La Ripisylve

Le lit mineur du fleuve est bordé d'une végétation arbustive composée de saules, frênes, peupliers, sureaux... Les arbres de la ripisylve peuvent résister à plusieurs heures d'immersion pendant l'inondation et canalisent le courant impétueux de la Garonne lors de la crue.



### L'endiguement de Blagnac : de la levée de terre au béton armé

Si nos aïeux blagnacais n'eurent guère à souffrir physiquement des colères du fleuve, il leur fallut par contre mener un combat incessant pour protéger les riches terres d'alluvions que la Garonne, dans sa tendance à déporter son cours vers la droite, abandonnait sur sa rive gauche.



Tous les moyens furent bons : traînées, turcies, épis dans le fleuve ; hélas sans grand succès !

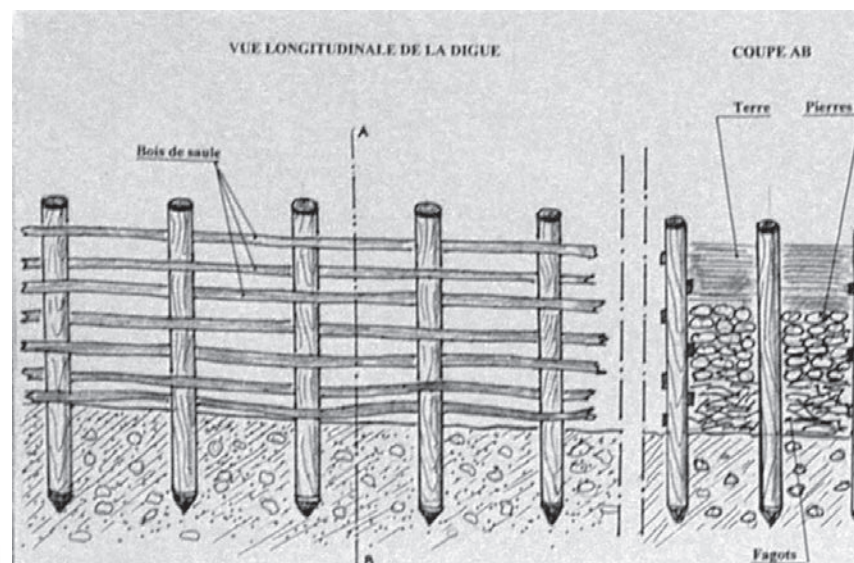
La Garonne, à chaque crue, emportait tout ou partie des travaux entrepris.

Les archives sont une longue litanie de ces travaux.

## 29 avril 1804 - Pierre Galinat, constructeur de digues, habitant de Blagnac

« Devis estimatif des digues et réparations d'iceles qui doivent être faites pour garantir les îlots et autres propriétés communales de Blagnac... »

*Je soussigné Pierre Galinat, constructeur de digues, habitant de la commune de Blagnac, d'après l'invitation qui nous a été faite par Mr Toulouse, adjoint au maire de laditte Commune, à l'effet de vérifier et constater par un devis estimatif les réparations et addictions nécessaires pour la conservation des dittes îles et autres propriétés communales, et après avoir vérifié l'état actuel du tertre qui borde la rive de Garonne, j'ai reconnu que le terrain est très mouvant et qu'il croulle par l'effet de flottage des eaux. En conséquence, il est nécessaire qu'il soit fait les réparations et addictions suivantes, et dans la saison la plus convenable qui est au commencement de l'hiver attendu que les eaux sont dans leur plus bas niveau.*



## 1846 : Construction du mur Lavigne

À l'initiative de Bertrand Lavigne, adjoint au maire, il est décidé de construire une digue en béton de la maison Galinat jusqu'à l'entrée de la petite Mathe (environ 500 mètres). Les travaux seront financés par les propriétaires des ramiers : deux francs par méseillade (1400 m<sup>2</sup>) de ramiers et deux jours de travail.

## 1857 : sœur Hildegarde, supérieure du couvent des Trappistines

Sœur Hildegarde, supérieure du couvent des Trappistines, ayant pu apprécier l'efficacité du mur Lavigne, demande et obtient l'autorisation de construire un mur de 2,50 m de haut pour protéger les terres basses du couvent.

Ce mur va du pont de Blagnac jusqu'au pont du moulin ; les vestiges de ce mur étaient encore visibles récemment.



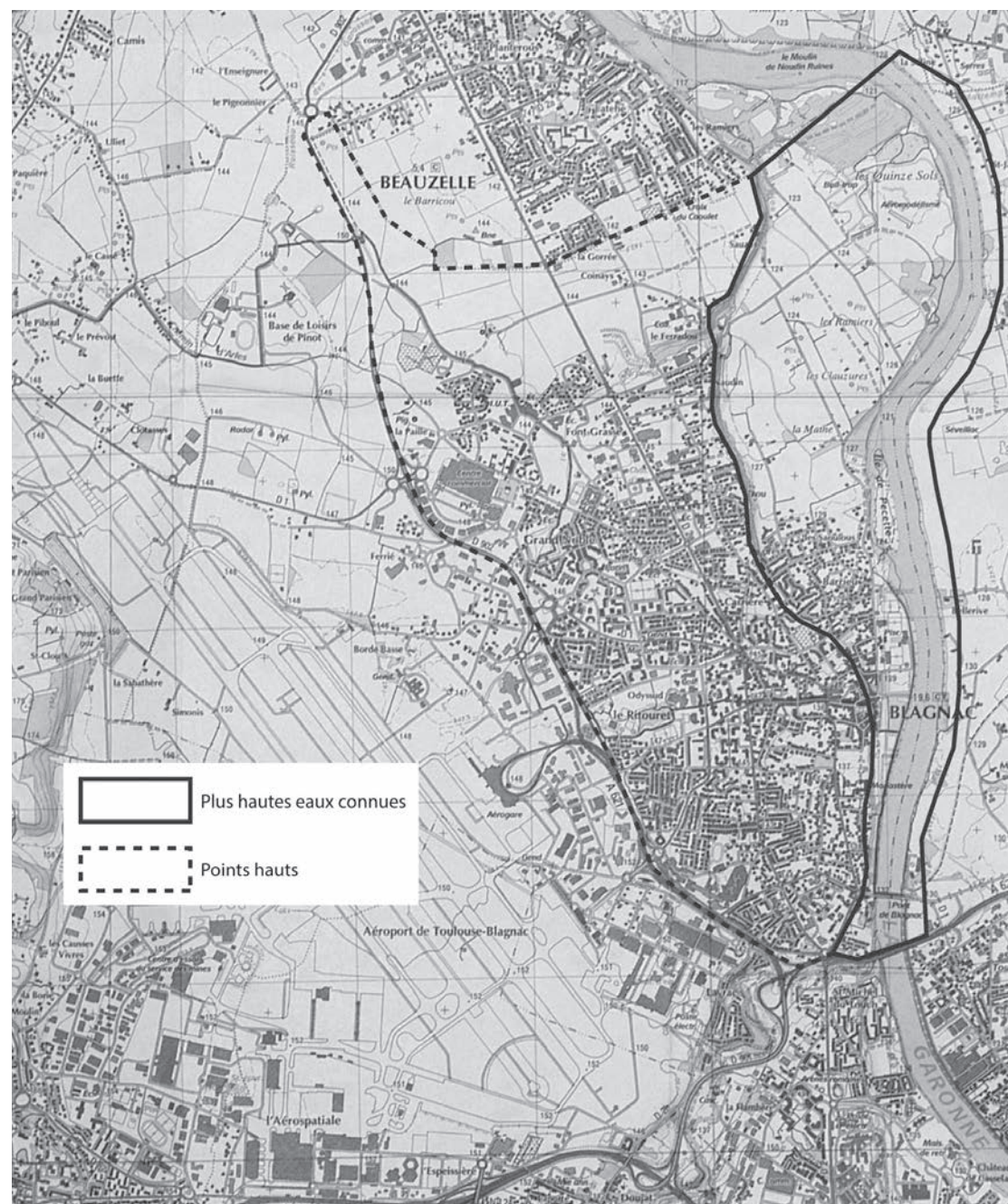
## Les enjeux actuels

La surface inondable à Blagnac représente plus de 300 ha, sur une surface communale de 1 688 ha et concerne au maximum 2 000 habitants de la commune.

Même si, depuis les origines, l'habitat s'est développé sur la première terrasse de la Garonne à l'abri des inondations, l'urbanisation galopante récente s'est poursuivie dans des zones à risque ;

Ces zones inondables sont :

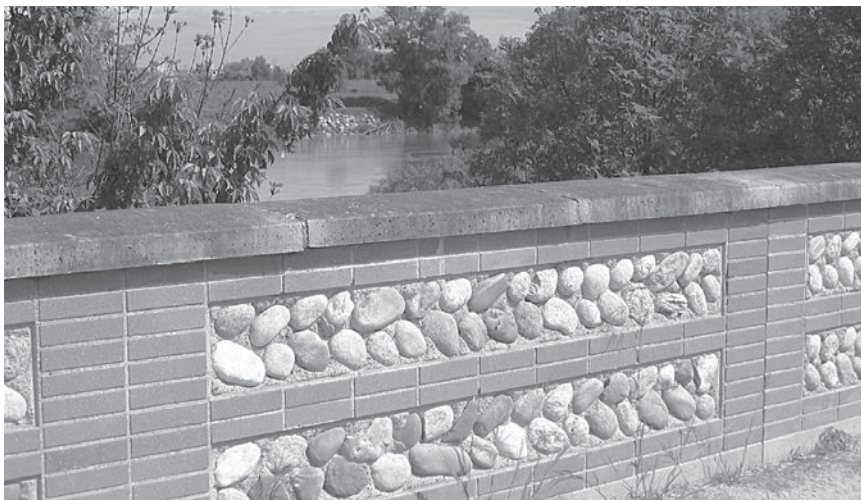
- Les bords du Touch et de Garonne sud ;
- un secteur aux abords de la Garonne plus au Nord, contenant de nombreux enjeux collectifs : parcs, stades, piscine, boulodrome, locaux associatifs, services municipaux, d'entretien... ;
- Un triangle urbain de type habitat, avec, à l'extrême sud une maison de retraite, une école et un centre aéré au nord ;
- Les terres agricoles des Quinze-Sols sont, elles aussi, inondables ainsi qu'une aire de gens du voyage et la station de dépollution des eaux.



## La digue rehaussée

Lors de la crue de 1977, la digue actuelle s'est avérée défaillante et les installations (piscine, stade, ramier) qu'elle était censée protéger ont été inondées.

Cette digue est rehaussée en 2005 de 25 cm au-dessus du niveau de la crue centennale, assurant ainsi une meilleure protection des quartiers urbanisés.



◀ ▶  
Digue rehaussée -  
détails (collection  
BHM)



◀  
Digue rehaussée au  
niveau de la piscine  
(collection BHM)



La digue a été étendue au quartier urbanisé des Prés et reconstruite dans les parties précédemment faibles.

## Plan de prévention des risques majeurs naturels (PPRN)

En 2001 le préfet de la Haute-Garonne a prescrit par arrêté un plan de prévention des risques majeurs naturels (PPRN) qui interdit ou réglemente les utilisations et occupations du sol dans les zones concernées par les risques.

Le PPRN doit être annexé au plan local d'urbanisme et est opposable aux demandes de permis de construire.

## Plan communal de sauvegarde contre l'inondation

Celui-ci prévoit les mesures à prendre pour protéger la population en cas de catastrophe.

Le service d'annonce des crues gère les stations de mesures, fournissant des informations sur les débits et hauteurs d'eau observés.

Selon les valeurs atteintes par l'eau et en fonction des seuils préalablement établis par rapport à l'échelle hydrométrique du Pont-Neuf à Toulouse, le service d'annonce des crues active une montée en puissance de l'alerte.

SYNOPTIQUE DES OPÉRATIONS					
Remarques	Débit à Portet en m <sup>3</sup> /s	PONT NEUF		PIGE DE BLAGNAC Cote en m	ACTIONS PRINCIPALES
		Altitude N.G.F. m	Code m		
Niveau moyen	200	131,95	0,00		
		132,35	0,40		
État de vigilance		133,35	1,40		Mise en veille de la cellule de crise
Pré-alerte		133,35	2,00		Information des services
Alerte		134,45	2,50	2,80	Mise en place de la cellule de crise
		134,75	2,80	3,40	Installation des pompes
		134,75	3,00	3,80	Fermeture des vannes
		134,95	3,40	4,60	Fermeture de la zone des Quinze-Sols

**Altitude NGF** : altitude d'après le nivellement général de la France, c'est-à-dire d'un réseau de repères altimétriques sur le territoire français.

**Pige** : longueur conventionnelle employée comme étalon, outil donnant cette mesure. Les stades successifs consistent (cf. schéma) à mettre en état de :

- VIGILANCE à 1,40 m au Pont-Neuf
- PRÉALERTE à 2 m au Pont-Neuf
- ALERTE à 2,50 m au Pont-Neuf, 2,80m à Blagnac

Le délai entre le message envoyé par le service d'annonce des crues et la hauteur réellement constatée au Pont-Neuf est de 6 à 8 heures.

Les actions qui doivent être entreprises lors de l'annonce d'alerte consistent en :

- la fermeture des vannes d'alimentation d'eau depuis la Garonne pour éviter l'inondation des ramiers par remontée de l'eau...
- l'installation de pompes pour rejeter l'eau répandue dans les zones inondées vers le fleuve.
- la fermeture de la zone inondée des Quinze-Sols pour couper la circulation venant de Beauzelle ou de Blagnac.

Ainsi la communauté blagnacaise tente de se mettre à l'abri des inondations, d'en limiter les conséquences et d'en maîtriser ses effets.

►  
**Les réflexes qui sauvent**



**Fermer portes, fenêtres, aérations**



**Garder son calme**



**Couper l'électricité et le gaz**



**Respecter les consignes** (qualité de l'eau potable, désinfection)



**Monter à l'étage**  
(eau potable, vivres, papiers d'identité, radio à piles, lampes de poche, vêtements de rechange, médicaments)



**Mettre les produits toxiques à l'abri de l'eau**



**Attendre les consignes des autorités ou le signal de fin d'alerte**



**Écouter la radio et respecter les consignes des autorités**



**Garer les véhicules**



**Attendre les consignes des autorités ou le signal de fin d'alerte** (sirène)

**Où s'informer ?**

Mairie de Blagnac : Tél. 05 617 71 72 00

[www.mairie-blagnac.fr](http://www.mairie-blagnac.fr)

Radio Altitude FM : 93.5



**Ne pas se rendre dans les zones inondées**



**Ne pas aller chercher les enfants à l'école**  
(l'école s'occupe d'eux)



**Ne pas prendre l'ascenseur**



**Ne pas téléphoner**  
(le téléphone doit rester branché mais éviter d'appeler, le réseau doit être disponible pour les secours)



## BIBLIOGRAPHIE

- Revue n° 19 : Blagnac, Questions d'Histoire  
Blagnac et la Garonne 1875 - Que d'eau, que d'eau !
- Exposition sur la Garonne et Blagnac  
22 et 23 Juin 1875  
Les crues  
Le régime de la Garonne  
Les digues : de la levée de terre au béton armé
- [www.mairie-blagnac.fr](http://www.mairie-blagnac.fr)  
Sécurité  
Prévention des risques majeurs  
Plan communal de sauvegarde de la ville de Blagnac
- Photos :  
Membres de Blagnac Histoire et Mémoire

 Monique Lanaspèze

# Correspondance de guerre d'Auguste Pressac

Les correspondances de soldats nous permettent de voir la guerre au quotidien telle qu'elle a été vécue par les combattants et de découvrir des personnalités attachantes. Auguste Pressac montre le sort des mobilisés les plus âgés à travers un récit d'une grande sensibilité.

Auguste Pressac est né à Blagnac en 1875.

A 20 ans, lorsqu'il passe le conseil de révision, il se déclare cultivateur-roulier ; il abandonne cette deuxième activité avant son mariage.

Il épouse le 6 juin 1903 Germaine Meliorat, une Beuzelloise.

Il a 2 enfants : Jean, né le 17 août 1904 et Françoise, née le 18 août 1911.

Il est mobilisé le 3 août 1914 et part pour le front avec le 283<sup>e</sup> RI ; il a

39 ans, il se considère comme un vieux troupier <sup>(1)</sup>.

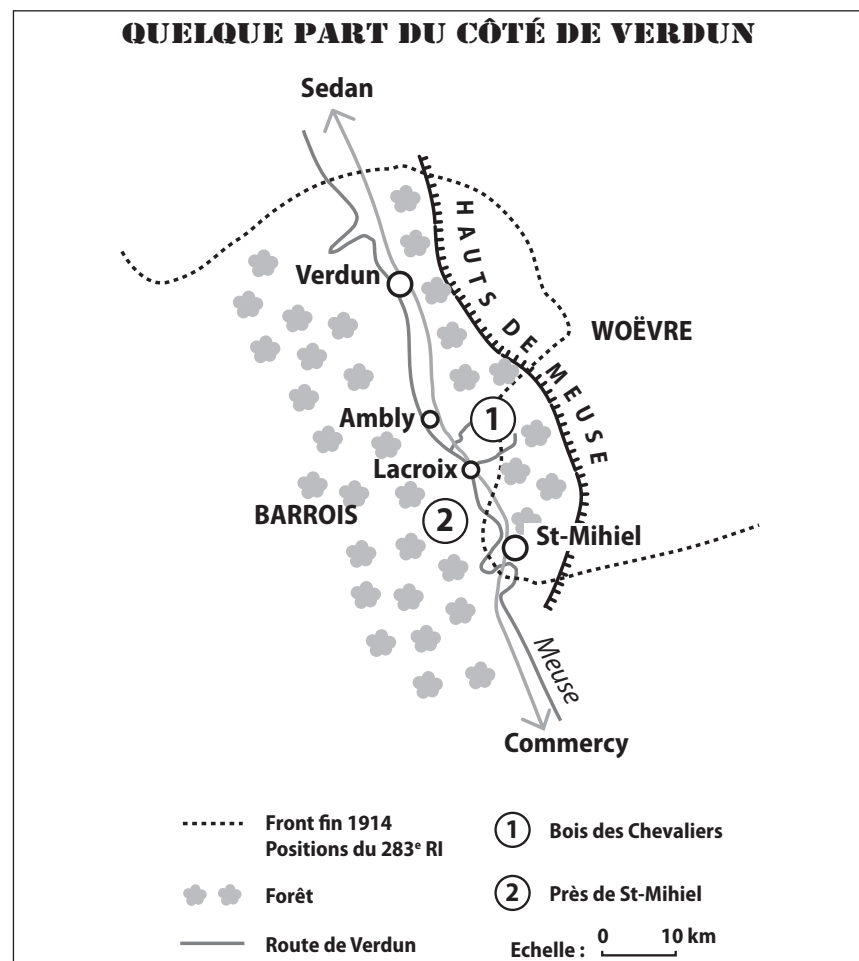
Nous n'avons de lui aucune image, seulement la description un peu sèche de sa fiche matricule militaire : 1 m 67, cheveux bruns, visage ovale, yeux châtain, nez long, bouche moyenne et menton rond.

Une petite partie de sa correspondance a été conservée par sa famille ; elle couvre 6 mois de mai à novembre 1915 ; les lettres fréquentes en mai se raréfient les mois suivants : hasard de l'archivage familial sûrement !

La correspondance est adressée essentiellement à sa femme Germaine à qui il écrit fidèlement à moins d'une impossibilité absolue ; il répond à son fils Jean dont il déplore la flemme pour écrire et à la très volontaire Françoise qui entend participer aux échanges épistolaires malgré son très jeune âge et ses compétences en écriture limitées. Il écrit aussi à sa belle-famille.

En mai 1915, Auguste Pressac est en Lorraine, quelque part du côté de Verdun ; plus tard, il précise : *"Nous défendons deux vallées parallèles et une route qui aboutissent à la vallée de la Meuse et à la grande route de Verdun"*. En effet, le 283<sup>e</sup> est depuis fin 1914 sur les Hauts de Meuse,

►  
Quelque part du côté de Verdun



6279. Guerre 1914 - Batterie d'artillerie de 75 mm. sur les Hauts de Meuse



S. FARGES, EDIT. - LYON

au Bois des Chevaliers. En juillet-août, il part pour le secteur de St-Mihiel puis revient au Bois des Chevaliers en septembre.

Depuis novembre 14, Auguste a découvert la guerre ; il en a perçu le caractère nouveau : *“Cette lutte des tranchées n’est rien de commun avec la guerre des débuts. C’est peut-être plus meurtrier sans avoir les mêmes résultats. Il faut des sacrifices d’hommes pour enlever quelque position avantageuse.”*

Il relate sa propre expérience de fantassin : *“Dans notre région, il vient d’y avoir quelques journées de bataille. L’ennemi a violemment bombardé les tranchées à 3 ou 4 kilomètres à notre gauche et puis attaqué avec l’infanterie en masse ; il a été repoussé avec des pertes énormes. D’un peu plus, nous allions renforcer les nôtres ; nous n’avions qu’à mettre le sac.”*

Il commente aussi les nouvelles que donnent les communiqués de guerre et les journaux ; il en répète les informations triomphales.

Il passe en revue les différents théâtres d’opérations, en France : *“Du côté d’Arras, il y a eu une bataille acharnée pour des prises de position formidables. Tout a réussi pour nous ”.* Il commente aussi la situation à l’étranger ; il se réjouit de l’entrée en guerre de l’Italie : *“Ça ne grise pas les Boches ni les Autrichiens, leur ancienne alliée tournée à présent contre eux”* d’autant que l’allié russe contient les Allemands : *“Dans la Galicie, il y a eu dernièrement une bataille gigantesque. D’après les récits des journaux, les Allemands y auraient sacrifié des centaines de mille hommes. Il est évident que les Russes en ont perdu aussi. Ils tiennent bon quand même et même à présent, ils ont l’avantage”.* Il s’inquiète des effectifs qu’il faut envoyer dans les Balkans, *“Toujours des complications qui ne rendent pas le conflit moins sanglant”.*

Il pense fermement qu’il faut punir l’Allemagne ; elle veut dominer le monde, est l’ennemi de nos progrès et de notre liberté. Les Alliés l’emporteront : *“La victoire pourra être coûteuse mais j’ai la conviction que nous l’aurons. Peu à peu, lentement mais sûrement, le cercle se resserre sur eux et malgré leurs furieux efforts, ils n’en sortiront pas, ils croient nous terroriser avec leurs gros canons et leurs bombes mais nous y sommes habitués et nous ne nous sauvons pas quand même. Notre artillerie leur pousse des visites inattendues, surtout le 75 ; quand il commence à gronder, ils n’en mènent pas large.”*



Si les nouvelles générales sont bien présentes dans les lettres, les nouvelles personnelles en sont quand même l’essentiel car Auguste veut avant tout tenir Germaine au courant de sa vie et de sa santé.

Sa vie se déroule dans une région bien étrangère à son Midi natal : forêt omniprésente, retard de la végétation, cultures différentes ainsi pas de vignes, pas de fruits hâtifs, ni fèves, ni pois, il n’y a que des fruits d’automne !!!

Elle le met en contact avec des compatriotes, issus d’autres régions, Auguste constate alors la drôlerie des échanges culturels: *“Naturellement, nous nous trouvions assez souvent avec des régiments du Nord et je te réponds, chère Germaine, qu’ils nous ont chopé nos jurons accoutumés. Ainsi que dernièrement, passant à côté d’un autre, ils ont commencé à nous crier doucement “Macarel, fil de puto”, ça nous a fait rigoler. C’est comme*

Le 31 août 1918

Mon cher Jean

Je suis très satisfait que tu t'occupes avec Françoise et que tu aies les meilleures attentions pour elle. Elle te te rendra par son attachement tout embarras c'est à dire qu'elle se plaindra à aller avec toi beaucoup plus que si tu étais toujours et méprisant pour son jeune âge.

Applique-toi à l'école et écoute ta mère qui a plus besoin de ton obéissance que si j'étais - la moi-même.

Je comprends que tu aimes à t'amuser, c'est ton âge mais il faut aussi se rendre utile lorsqu'on peut. D'après ta dernière photographie tu es beaucoup grand, et bien tu dois augmenter aussi en raisonnement. Tu fais partie de la France de demain et il ne faudrait pas que les Boches, après nos souffrances, puissent faire de nous des esclaves et nous ramener à l'étranger puisque ce sont des ennemis de nos progrès et de notre liberté.

Adieu mon cher fils, ne me de ton père les plus tendres baisers aussi que ta mère occupe.  
J'écris de demain pour ta mère.

les Béarnais qui disent toujours *“Dious biban”*.

Sa vie se partage entre les lignes d'avant et la forêt à l'arrière <sup>(2)</sup>.

Sur sa vie à l'avant, Auguste donne finalement peu de détails.

On peut penser que c'est là où il se met à la dernière mode de l'armée : fabriquer des bagues avec l'aluminium récupéré des obus . Il se propose d'en fabriquer une pour sa femme mais préférerait lui apporter sain et sauf au lieu de l'envoyer. De toute façon, Germaine apprendra ce qu'est la vie dans les tranchées par des permissionnaires !!! Une évidence quand même, il vaut mieux ne pas être fantassin...

Il est plus prolixe sur la vie à l'arrière, au bois ; on y est plus ou moins tranquille selon la proximité des premières lignes. Avec le printemps, la forêt devient un joli cadre de verdure ; Auguste en apprécie les ombrages, les ressources en eau qui permettent de laver le linge et le corps, les champignons qui améliorent l'ordinaire, les oiseaux qui chantent malgré le canon mais il souligne aussi l'isolement, la rareté des villages, leur tristesse avec leur population de vieillards, de femmes et d'enfants et le peu de loisirs et de produits qu'ils offrent à la troupe : *“Le vin que l'on y trouve est cher, tout y est cher”*. Une lettre, fin juillet quand le régiment est près de St-Mihiel, est particulièrement amère : *“Jamais nous n'entendons les cloches d'un village, jamais un café, jamais un restaurant, rien de la vie d'un soldat en temps de paix même en manœuvres.”* Les colis sont les bienvenus qui apportent jambon, saucisson, chocolat, menthe, tabac, savon, serviette de toilette-éponge, caleçon, mèche à briquet ; pour les billets de cent sous, Auguste indique quand ils sont inutiles qu'il n'y a rien à acheter !!!

A sa nouvelle vie, Auguste s'est adapté plus aisément qu'il ne l'aurait cru. Le tempérament plie. Alors qu'à la maison il était assez fragile et supportait mal les nuits blanches, il est un de ceux qui ont tenu le plus bon aux fatigues et au mauvais temps. Et il ne compte plus les nuits sans sommeil auxquelles il a fini par s'habituer. Mais le corps n'est pas d'acier, les fatigues s'accumulent et puis il ne rajeunit pas... De toute façon, il vaut mieux ne pas être malade car il faut l'être assez pour se faire évacuer ou bien ici on n'a aucun soin ; par conséquent, mieux vaut se bien porter... La chance veut qu'il en soit. Il souligne

donc régulièrement sa bonne santé qui se manifeste par un solide appétit... Tout ce qui vient nourrir celui-ci est apprécié, les victuailles reçues de Blagnac comme les bonnes surprises de la popote militaire qui, un jour d'octobre, sert un bouillon si délectable qu'Auguste croit à une erreur des cuisiniers !!!

On s'habitue certes mais il y a des moments où Auguste trouve cette vie détestable à force de monotonie (on suppose qu'il est à l'arrière). Le réconfort vient alors de la présence des camarades, ceux avec lesquels on a servi autrefois au 59<sup>e</sup> RI à Foix et des rencontres au hasard des cantonnements, à Ambly par exemple, avec des Blagnacais ; avec tous ceux-là on peut parler d'autrefois, d'aujourd'hui, de la vie ici et de la vie là-bas... Et le temps se tire.

La vie là-bas, Germaine l'apporte dans ses lettres dont le contenu transparait à travers celles d'Auguste. Entre eux, s'établit un dialogue permanent à propos des enfants, de la ferme et du village.

Germaine dit les faits et gestes des enfants, envoie à l'occasion une photo ; Auguste voit combien Jean a grandi : il est à l'âge de la première communion, mieux vaut qu'il la fasse plutôt que d'attendre le retour hypothétique de son père ; Jean écrit un peu plus volontiers et ses lettres montrent quelques progrès ; Auguste s'en réjouit et admoneste son fils : il doit devenir plus raisonnable, écouter sa mère et rendre des services. Quant à Françoise, elle est à l'âge de l'amusement, mais commence peut-être à faire ses prières. Quelle chance a Germaine de les avoir, de s'en distraire !!!

A ses chers aimés, Auguste dit combien ils occupent ses pensées : *“Il ne se passe pas d'heure sans que ma pensée ne se porte vers vous, même quand je dors, vous passez presque toujours dans mes rêves et alors quand je me réveille, je me retrouve bien loin de vous.”* La réciproque est vraie : *“Je comprends très bien que tu songes souvent à moi, chère Germaine, me sachant en danger et puis pour beaucoup de choses l'absence doit avoir ses effets. Ce n'est que lorsqu'on ne les a pas, ceux qu'on aime, qu'on reconnaît ce qu'ils valent”*... Petite pique peut-être ? *“Ne t'inquiète pas de ma*

situation... Il n'arrivera que ce que Dieu voudra".

Germaine rêve d'une photo d'Auguste mais trop difficile, il faut avoir à côté de soi quelqu'un ayant un appareil et sachant s'en servir... Elle rêve encore plus d'une permission ; ce souhait ne risque pas d'être satisfait dans l'immédiat... La priorité est à ceux qui sont sur le front depuis le début de la guerre et la file d'attente des permissionnaires est longue.

Germaine raconte le travail de la ferme ; elle consulte son mari sur le choix des cultures mais ne suit pas forcément son avis : "Je t'avais dit qu'il fallait mettre du blé à St-Martin... Il serait venu aussi bien que l'avoine et peut-être mieux ; enfin tant pis" et "pour les brocolis, je voulais te dire si tu en avais semé pour pouvoir en manger seulement". Auguste s'inquiète du temps trop humide qui compromettra le séchage du fourrage ou qui permettra de faire les semailles dans de bonnes conditions s'il reste beau. Il s'enquiert du calendrier des travaux : "Vous devez être en train de charrier la gerbe... Avez-vous rentré le sainfoin ?" Il aimerait tellement y participer : "C'est la bonne saison pour la campagne par ce qu'on travaille à son aise, légèrement vêtus, des sandales et le chapeau sur la tête ; on est allègre. Je préférerais être dans ces conditions que dans l'état actuel". Il constate avec plaisir que les récoltes se vendent assez bien, ainsi la famille ne manquera pas d'argent.

Son souci est d'épargner de trop grandes fatigues à Germaine ; il ne faut pas écouter le travail, il faut ménager sa santé, c'est le bien le plus précieux : "Pour le travail, si tu m'écoutes, tu seras rarement surmenée sans que tu y perdes en production".

En dehors du cercle familial, toutes les nouvelles sont encore des nouvelles du front. Germaine et Auguste se renseignent mutuellement sur les camarades de combat. Quelle chance pour celui qui est détaché en usine <sup>(3)</sup>, pour ceux qui sont dans des secteurs calmes ou qui sont moins exposés que les fantassins. D'autres, on ne sait rien ; l'angoisse est palpable... D'autres, on sait. Auguste se désespère : "Toujours de nouvelles pertes à Blagnac, pauvre jeunesse, au printemps de leur vie, falloir mourir de la sorte ou si l'on vit la moitié estropiés ou mutilés". Cela signifie des familles presque anéanties, des terres

incultes et des inégalités entre ceux qui profitent de la guerre et ceux qui en pâtissent... Quand les deuils les touchent particulièrement, Auguste rappelle à Germaine que la vie est une longue suite d'épreuves ; seule la rayonnante jeunesse ne le sait pas encore .

Pour quand le retour à la vie là-bas ? Auguste ne sait pas ; en juillet, il constate qu'il a déjà servi 4 ans dont 3 à la caserne et ça n'est pas fini ; il calcule que le gouvernement tient les civils à disposition au moins la moitié de leur existence <sup>(4)</sup> : "C'est cette tyrannie des souverains de presque tous les pays qui malheureusement sont les maîtres des peuples, par leur faute même : je veux dire que nous le peuple soit d'un pays soit de l'autre sommes trop indifférents aux choses politiques en temps de paix, soit présentes, soit pour notre avenir. Et aujourd'hui, tous les peuples engagés, nous le payons bien cher. Ce sont des leçons qui devraient être profitables". Ont-elle profité à Auguste ?

Après octobre 1915, nous n'avons plus qu'une seule lettre datée de décembre 1916. Auguste a eu des permissions qui ont laissé Germaine et Jean dans la tristesse ; il a mesuré combien les civils s'accommodent de la guerre... : "Nous savons bien qu'à l'intérieur, on se moque pas mal de nous pourvu que les Boches soient semés là ; je ne dis pas ça pour toi parce que je crois sincèrement que les épouses pour la plupart et les mères de ceux qui sont au front sont dans l'inquiétude ... Je n'ai jamais douté de ton amour... Je te serre sur mon cœur".

Auguste a terminé la guerre dans une section d'infirmiers, a été démobilisé le 8 janvier 1919 et libéré définitivement de ses obligations militaires le 10 novembre 1924.

 **Christiane Combelles**

## NOTES :

<sup>(1)</sup> Tous les textes en italique dans le texte sont des citations d'Auguste Pressac.

<sup>(2)</sup> Les cartes montrent que le front est aussi dans la forêt.

<sup>(3)</sup> A partir de 1915, on prend conscience que la guerre se gagnera aussi grâce à la production industrielle ; des soldats sont renvoyés dans les usines d'armement en raison de leurs compétences. Auguste annonce le départ pour Bordeaux d'un camarade mécanicien.

<sup>(4)</sup> La loi de 1913 a porté les obligations militaires à 28 ans ; après un service militaire de 3 ans, les hommes sont mobilisables jusqu'à 48 ans.

## SOURCES et BIBLIOGRAPHIE :

Archives Municipales Blagnac : Fonds Ducatel

Lettres de l'oncle Pressac

Généalogie de la famille Meliorat.

Archives Départementales 31 :

Registres matricules Bureau de Toulouse 1895.

Internet :

Georges Louis : Historique du 283<sup>e</sup> RI : guerre de 1914-1918

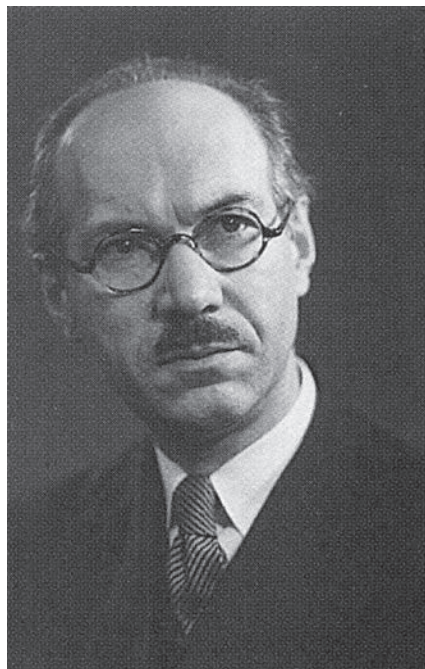
Gallica.bnf.fr

Cartes des Hauts de Meuse.

# Louis Mazetier au monastère de Blagnac : genèse d'un chantier inachevé

Étudiante diplômée en histoire de l'art et médiation culturelle, Mathilde Esquer s'est passionnée pour l'œuvre de Mazetier à Blagnac. L'accès aux archives du monastère des Dominicaines, lui a permis de découvrir des documents inédits. Elle fait le point dans le présent article.

Louis Mazetier est un peintre, cartonnier et maître-verrier vendéen né à Saint-Michel-en-l'Herme le 29 octobre 1888. En 1911, après une brève carrière en tant qu'instituteur, il entreprend une formation à l'école des beaux-arts, d'abord à Nantes, puis à Paris deux ans plus tard. En raison d'une santé fragile, ses divers séjours en sanatorium en Suisse seront à l'origine de rencontres qui vont changer sa vie : Jean Gaudin qui l'emploie comme cartonnier dans ses ateliers entre 1920 et 1929 et Jeanne Brunier qu'il épouse en 1926. Ayant reçu une éducation républicaine sans être anticléricale, lorsqu'il commence à travailler pour Jean Gaudin, il est athée. Il connaît une sorte de révélation lors d'une messe le 29 mai 1932 qui signe le moment de sa conversion. Dès lors, ses œuvres religieuses se retrouvent marquées de profondes références théologiques et d'une grande originalité dans les choix thématiques. Même s'il n'est pas mobilisé sur le front, la guerre met un frein à sa carrière et le prive de son seul moyen de subsistance. Malade et sans un sou, l'artiste est recueilli avec sa femme par l'abbé Couffignal, le curé de Saint-Fraigne, en 1944. Après le décès de son épouse l'année suivante, ses créations postérieures sont marquées par un expressionnisme de plus en plus sombre et tragique, en particulier dans les réalisations de Saint-Fraigne (Charente) et de Blagnac (Haute-Garonne). Louis Mazetier se remarie en 1947 avec Jeanne Biedermann, dont la famille possédait les cafés Biec à Toulouse. Passionnée par l'art, tel un mécène, elle se charge de lui procurer tout le matériel nécessaire à sa production et d'assurer sa



▲ Portrait de l'artiste Louis Mazetier

promotion dans le milieu artistique local. En décembre 1951, alors qu'il s'affairait à terminer le chemin de croix de l'église de Saint-Fraigne, il s'écroule, pris de violentes douleurs. Il décède quelques mois plus tard, le 20 mars 1952.

En dépit d'une production foisonnante qui ne fut guère remarquée durant sa carrière, Louis Mazetier était conscient que son nom tomberait dans l'oubli après sa mort. Les témoignages de ses proches dressent le portrait d'un passionné, un écorché vif perpétuellement insatisfait, dont le mauvais caractère l'éloigne de ses amis et de sa famille. De plus, il n'a jamais fréquenté les groupements d'artistes chrétiens et se positionne en marge des débats qui agitent l'art sacré, notamment dans l'après-guerre. On lui connaît des formateurs, des collaborateurs ponctuels mais aucun modèle ni disciple, même s'il est difficilement envisageable qu'il ait travaillé dans une solitude absolue. Pourtant, il nous laisse une œuvre prolifique, aussi bien des toiles, que des fresques monumentales, des motifs en mosaïque, mais surtout plusieurs centaines de vitraux exécutés à partir de ses cartons.

Son œuvre au monastère des Dominicaines de Blagnac est la dernière de sa carrière, qu'il a menée de front avec la décoration de l'église de Saint-Fraigne en Charente de 1944-1952, et l'église de Champagné-Saint-Hilaire de 1947 à 1950, dans la Vienne. Mazetier reçoit cette commande en octobre 1946, les travaux débutent l'année suivante. Le projet initial consistait au remplacement des vitraux mais fut étendu à une œuvre d'envergure ne comportant pas moins que des fresques,

des vitraux et du mobilier liturgique. Rajoutons qu'en raison de son décès prématuré, Mazetier n'a pas pu accomplir l'intégralité du programme qu'il s'était fixé. L'œuvre de Louis Mazetier au monastère de Blagnac, ainsi que l'église, ont été inscrites à l'inventaire des Monuments historiques depuis le 30 avril 2001.

Notre propos ne sera pas d'en faire une analyse stylistique ou iconographique, qui pourra faire l'objet d'une prochaine publication, mais plutôt de nous intéresser à la chronologie de ce chantier.

En effet, il nous semble tout à fait pertinent de s'interroger sur le déroulement de cette réalisation d'après-guerre restée inachevée à la mort de l'artiste, en mars 1952. Comment expliquer que cette réalisation ait duré pendant cinq années sans parvenir à son achèvement complet ?

### **La mise au jour d'archives inédites**

Yves-Jean Riou <sup>(1)</sup> a tenté une première analyse dans un article publié en 2007 dans la revue *Le Point riche*. Pour cette étude, il s'est appuyé sur une correspondance entre Mazetier et l'abbé Bressolette, le curé de Champagné-Saint-Hilaire, qui lui avait passé commande à la même époque de vitraux pour son église. Mazetier fait part à l'abbé Bressolette des difficultés qu'il rencontre dans le chantier de Blagnac notamment dans l'approvisionnement en matériaux et en main-d'œuvre. Soulignons l'importance de cette correspondance puisque ces verrières de Champagné-Saint-Hilaire ont été réalisées au monastère de Blagnac <sup>(2)</sup>.

Par ailleurs, l'accès aux archives du monastère des Dominicaines de Blagnac apporte des éléments jusque-là inconnus au dossier. Ces documents, découverts en 2007 lors de l'inventaire systématique des archives, non publiés à ce jour, révèlent entre autre la correspondance entre l'artiste et son commanditaire, la prieure Sœur Marie-du-Christ de Marliave. Une partie des cartons et dessins préparatoires du programme iconographique a aussi été retrouvée, ce qui confère une unité d'ensemble à ce corpus d'archives. Nous avons eu également l'autorisation d'exploiter les différents registres relatant la vie du monastère à cette époque. Les nombreuses mentions faisant état de

la présence de Mazetier dans *les Chroniques du monastère* montrent que ce chantier a rythmé la vie de la communauté pendant plusieurs années et traduisent l'estime des moniales à l'égard de l'artiste. Ces documents viennent étayer dans le même temps la chronologie de l'œuvre ainsi que son processus d'élaboration. En effet, dans les différentes publications sur l'œuvre de Blagnac, nous pouvons constater de nombreuses erreurs chronologiques qui ne correspondent pas aux éléments nouveaux en notre disposition. En croisant ces différentes informations, l'étude de la correspondance mise au jour permet incontestablement de lever certaines lacunes. Plusieurs éléments mentionnés par Mazetier dans ses lettres viennent aussi expliquer les retards de chantier qui ont conduit à son inachèvement.

Notre démonstration s'appuiera sur cet ensemble d'archives inédites dont sont tirées les citations qui seront retranscrites. Nous vous proposons d'étudier le contexte dans lequel s'est déroulé le chantier et les problèmes auxquels l'artiste a été confronté.

### **Le contexte de la commande : des Cisterciennes aux Dominicaines**

Avant d'aborder le contexte de création de l'œuvre de Mazetier, il nous semble important de revenir sur l'histoire singulière et ponctuée de multiples vicissitudes de son écrin monastique. Si l'on remonte aux origines du domaine sur lequel s'implante le couvent de Blagnac, la construction du château de Maniban date du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce n'est que deux siècles plus tard, en 1852, qu'une communauté cistercienne en fit l'acquisition et entreprit rapidement la construction de nouveaux bâtiments monastiques et en particulier une vaste église par l'architecte Henry Bach (1815-1899). On posa la première pierre de l'édifice en 1860 et à peine un an plus tard, le travail de maçonnerie était déjà terminé. L'église, consacrée en 1862 mais achevée qu'en 1881, fut placée sous le vocable de Notre-Dame des Sept Douleurs, comme le monastère. En 1938, la prieure des Dominicaines du couvent d'Angoulême apprit que les Cisterciennes s'apprêtaient à vendre le domaine de Blagnac pour s'installer à Langon. Après négociations, les Dominicaines succédèrent aux Trappistines en 1939 et ajoutèrent



◀ Le monastère de Notre-Dame des Sept Douleurs de Blagnac et de Sainte-Catherine de Siennes, vue aérienne.

au monastère la dénomination de l'ancien monastère dominicain de Toulouse, à savoir Sainte-Catherine de Siennes. Mais l'église ne changea pas de vocable.

Les Cisterciennes observaient une règle prônant l'extrême pauvreté, ce qui expliquait l'état de délabrement des bâtiments à l'arrivée des Dominicaines qui s'évertuèrent à les restaurer. Toutefois, la guerre viendra bouleverser ces projets et le chantier de transformation sera mis entre parenthèses jusqu'à la Libération. Situé à proximité immédiate de l'aérodrome de Blagnac, le monastère a subi trois bombardements successifs en 1944<sup>(3)</sup> qui brisèrent les verrières. Ainsi, après 1945, il fallut engager deux campagnes de travaux : une redistribution des espaces monastiques mais aussi le remplacement des vitraux. Le jubé fut retiré puis remplacé par la tribune et l'avant-chœur. La nef de l'église s'avérait disproportionnée par rapport à la taille de la communauté et il fut décidé de la réduire de moitié pour créer des salles de travail : ouvroir, bibliothèque au premier étage, ainsi que des ateliers de reliure et de peinture.

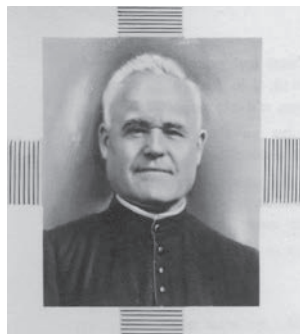
Les vitraux de l'église et de la chapelle d'hiver, quant à eux, furent

▶ L'intérieur de l'église du temps des Cisterciennes, vue depuis le sanctuaire, carte postale



6. BLAGNAC (Hte-Gar) - Monastère des Cisterciennes  
Intérieur de l'Eglise : Vue prise depuis le sanctuaire

provisoirement réparés avec des planches de bois ou de carton. Pour leur remplacement, la communauté s'adressa à un maître-verrier, ami du chanoine Feuillet et issu du même village que l'une des sœurs dominicaines, Sœur Marie du Rosaire, un dénommé Louis Mazetier.



◀  
**Le chanoine  
Daniel Feuillet  
(1882 - 1956)**

### **Des préoccupations d'ordre économique**

La guerre ayant paralysé son carnet de commandes, Louis Mazetier se retrouve sans le sou avant d'être recueilli par l'abbé de Saint-Fraigne en 1944 qui lui offre l'hospitalité et le couvert en échange de la décoration de son église. Si cette commande lui permet de subsister, elle n'est néanmoins pas rétribuée. En revanche, deux ans plus tard, en 1946, la réalisation du programme de Blagnac apparaît donc comme une opportunité inespérée pour Louis Mazetier de se sortir de cette situation économique délicate.

La première visite de Mazetier à Blagnac date du mois d'octobre 1946. Il y est revenu dès le mois de décembre après le vote du conseil d'un crédit entre 500 000 et 700 000F pour refaire les vitraux de la chapelle. Or, Mazetier imagine une œuvre d'envergure et parvient à convaincre la prieure de réaliser un programme beaucoup plus ambitieux, ce qui donne lieu à un second vote. L'ampleur de ce chantier est justifiée par la nécessité de changement et d'appropriation des bâtiments par la communauté dominicaine nouvellement installée. Les Trappistines avaient aussi emporté du mobilier, laissant les murs vides et nus car l'ornementation y était minimale. Outre cette volonté de marquer leur empreinte dans le lieu, il fallait également une iconographie davantage en accord avec la liturgie dominicaine.

Cependant, l'artiste est très malade d'où la nécessité de lui confier le chantier dans les plus brefs délais, comme l'explique la prieure Sœur Marie-du-Christ de Marliave au Cardinal Saliège dans une lettre du 2 avril 1947. Elle demande également à l'évêque la permission, qui lui sera accordée, de prévoir un million de frais pour 35 m<sup>2</sup> de vitraux,

peintures, sculptures, mobilier, table de communion, statue et autel de la Vierge, plâtrerie, boiseries.

Les premiers échanges par courrier avec la prieure du monastère de Blagnac, Sœur Marie-du-Christ de Marliave, concernent en priorité la question du coût de la réalisation. La prieure est une fine négociatrice et souhaite tirer les prix au plus juste. Mazetier l'avertit de l'augmentation des coûts provoquée par de multiples pénuries : « effrayé par les derniers aperçus des prix c'est pourquoi il faut réaliser au plus vite les vitraux » (Lettre du 24.12.1946). Les différents termes qui apparaissent soulignés le sont par Mazetier dans ses lettres.

Louis Mazetier, qui a bien compris la préoccupation de son commanditaire quant au devis des réalisations, lui accorde certaines largesses : « Je me promets bien de vous faire des prix et d'ailleurs de ne pas vous compter d'honoraires au sujet de la table de communion et du reste » (Lettre du 04.08.1947). « Sur le dernier grand vitrail : régler Escap – quant à moi (...) je crois que je pourrai m'en tirer. Vous me donnerez le reste à la fin de l'année » (Lettre du 22.04.1949). Nous reviendrons sur Escap qui est une personnalité importante dans le chantier de Blagnac. En ce qui concerne Mazetier, nous pouvons observer qu'il fait preuve d'un très grand investissement sur cette œuvre, au point qu'il ne semble pas motivé par l'argent en dépit d'une situation de départ difficile.

### **Une pénurie des matières premières**

Ensuite, et surtout dans l'immédiat après-guerre, la France ne se remet que difficilement du traumatisme de la guerre et peine en particulier à relancer son économie. Cette période est marquée par de sévères pénuries des matières premières. De toute évidence, il faut à Mazetier du verre et du plomb pour fabriquer ses vitraux, ce qui, dans un pareil contexte ne se trouve pas facilement. Il a d'autant plus besoin d'outils et de matières premières que dès le mois d'octobre 1946, Mazetier mène trois chantiers simultanément : Saint-Fraigne (Charente), Blagnac (Haute-Garonne) et Champagné-Saint-Hilaire (Vienne). « Il faut se battre pour le verre, le plomb, et toute la manutention nécessaire je viens donc battre le rappel à votre porte (...) Il va falloir du plomb vous en savez le poids... et moi je n'en ai pas encore un gramme »

(Lettre du 24.12.1946).

L'artiste charge alors son commanditaire de trouver le plomb. Pour ce qui est du verre, Mazetier dispose d'un certain stock mais affirme qu'il lui faudra notamment du bleu mais aussi des jaunes.

De même, l'acheminement des marchandises et du courrier est difficile, des grèves empêchent la transmission du courrier et le manque de carburant ajourne certains déplacements, ce qui occasionne des retards de chantier.

Profitant de l'échafaudage en place pour les travaux de plâtrerie dans l'église, il semble qu'il commencera par les éléments en hauteur, comme la rosace et le Saint-Dominique : « *J'espère que tout est prêt pour que je puisse faire la décoration en 7bre. Je commencerai par la pseudo-rosace pour libérer l'échafaudage. (...) Je serai prêt cependant pour la rosace et le chemin de croix en temps voulu* » (Lettre du 4.08.1947). Par la suite, les retards se multiplient et Mazetier doit revoir son programme comme il l'explique à la prieure dans une lettre du 9 septembre 1947 : « *A moins que l'échafaudage puisse rester une partie du mois d'octobre. Cela m'arrangerait d'ailleurs car je suis très en retard ayant dû avancer le chemin de croix de Saint-Fraigne.* » En effet, les verrières n'étaient pas encore conçues à cette période, elles seront achevées en septembre 1949.

Mazetier délégua le travail de fabrication du mobilier liturgique (table de communion, grille du confessionnal, croix monumentale) à un ébéniste. A la même période, les retards s'accumulent là encore : « *Je suis inquiet au sujet du colis postal contenant la grille et la table de communion dont vous ne me parlez pas et que vous devez avoir depuis 3 semaines* » (Lettre du 09.09.1947).

Le 24 septembre, l'artiste annonce sa venue pour finaliser les projets définitifs du chemin de croix et le programme des vitraux. La chapelle a été replâtrée, en ton ocre-rose qui donne une atmosphère plus feutrée. Conformément à ce qu'il avait prévu, il dessine et peint la rosace qui coupe la hauteur du mur du côté du chœur des moniales et permet de faire entrer de la luminosité supplémentaire dans la bibliothèque. Dans la chapelle des fidèles, il exécute le Saint-Dominique accompagné d'un Christ montrant son cœur et des vertus

►  
Fresque  
du Saint-Dominique  
accompagnée  
du chemin de croix,  
Chapelle des fidèles,  
Blagnac, © archives du  
monastère



théologales.

Le 10 décembre 1947, Mazetier revient à Blagnac poursuivre son travail. Il exécute le chemin de croix, dont les quatorze stations se déploient par paires comme une longue bande de tapisserie qui, en coupant la hauteur des murs, donnera une impression d'équilibre et de rythme dans les proportions de l'église.

### **Un manque de main d'œuvre qualifiée**

Devant l'étendue de ce chantier, et les deux autres en cours en Charente et dans la Vienne, Mazetier sait qu'il ne pourra pas travailler seul, il doit se faire aider d'un collaborateur notamment pour la mise en plomb des vitraux. Cependant, dans le climat de désordre auquel on peut s'attendre au sein d'un pays qui sort de la guerre, la main-d'œuvre qualifiée vient à manquer : les ouvriers faits prisonniers durant la guerre ne reviennent qu'au compte-goutte. Il en va de même pour les jeunes réquisitionnés pour le Service du travail obligatoire (STO). Cette opération s'annonce donc délicate pour Mazetier puisqu'il y a trois ans qu'il s'est éloigné des milieux artistiques du fait de sa santé fragile et des aléas de la guerre. Mazetier réfléchit à plusieurs solutions afin d'anticiper au maximum cette pénurie de main-d'œuvre sachant pertinemment qu'il aurait du mal à trouver des ouvriers qualifiés, coupeurs et metteurs en plomb. Il fait part de ses doutes à la prieure dès décembre 1946 : « *Quant à l'ouvrier cela menace d'être une catastrophe. (...) Impossible pour l'instant... obligation par les Monuments historiques d'activer la pose des vitraux anciens... J'ai reçu aussi une réponse négative du commandant d'Angoulême (dépôt des P.G. {Prisonniers de guerre} allemands). Si je pouvais avoir un spécialiste all'd ce serait une affaire ! (...) Pensez-vous qu'on puisse en trouver un du côté de Toulouse.* »

En effet, en ce qui concerne les verrières du sanctuaire, il envisage un temps de se faire aider d'un prisonnier allemand. On perçoit dans la correspondance une réelle préoccupation pour cette question de la main d'œuvre qui le conduit à explorer toutes les possibilités : « *Si je louche du côté des P.G. {Prisonniers de guerre} c'est parce qu' (...) avec un français carotteur, mauvais coucheur, très cher, je serai forcé d'avoir l'œil*

*sur la pendule... pour les heures... Il faut s'en occuper tout de suite les P.G. {Prisonniers de guerre} devant être rapatriés dans le cours de l'année ! »* (Lettre du 10.01.1947). Malgré des démarches répétées, à Angoulême, à Bordeaux et même ailleurs, elles resteront sans succès.

Finalement, ce sont les moniales dominicaines de Blagnac qui lui trouveront la solution, un « *jeune espagnol à l'œil vif* » tel que le décrit Mazetier lui-même. Ce jeune garçon s'appelle Laurent Escap, peintre verrier toulousain d'origine espagnole né en 1913 et mort en 1993. Il n'est pas verrier de métier mais se montre de très bonne volonté. Tous les vitraux ont été peints et cuits par Laurent Escap à partir des cartons de Louis Mazetier. Entre août 1948 et septembre 1949, Mazetier fera divers séjours pour terminer les maquettes des différents vitraux et pour les assembler et les poser au fur et à mesure. Dans une lettre du 22 mars 1947, Mazetier se confie à Sœur Marie-du-Christ de Marliave : « *J'aurais avec lui les mêmes frictions causées par mes exigences normales mais jugées excessives ou absurdes par l'usinier !* » Cette citation montre bien l'implication de Mazetier, jusque dans des tâches qu'il a déléguées à son ouvrier. De plus, l'artiste révèle ici toute sa minutie et son sens du détail.

Au fond, Laurent Escap va se révéler être un précieux assistant et même un ami mais il voudra être rétribué à la hauteur de son travail. Ainsi, Mazetier va exposer ses revendications à la prieure du monastère : « *Mon collaborateur – que j'ai eu tant de mal à dénicher – a consenti un gros effort pour Blagnac à 1 km de chez lui = facilité – occasion de faire un gros travail intéressant – d'apprendre son métier avec moi (il compte se faire une publicité ! avec ces vitraux si près). Mais il ne veut plus travailler aux mêmes conditions et me dit que c'est de la folie.* »

On a donc à faire à deux individus, deux profils, aux intentions bien différentes.

Par ailleurs, dès 1947, il donne des leçons à sœur Marie de la Trinité, sœur Anne-Marie et sœur Marie-Albert qui avaient des dispositions pour le dessin, qu'il nomme sa « petite classe ». Il enseigne à sa « petite classe » la technique de la grisaille et exprime ses talents de pédagogue et son désir de transmettre ses connaissances. En août 1948, il leur confie la réalisation des vitraux des fenêtres hautes de la



◀ Le vitrail des Mystères glorieux surmontant la Geste dominicaine, Vue intérieure du chœur depuis la chapelle des fidèles © archives du monastère

chapelle à partir de ses cartons ; elles exécuteront aussi les verrières de la chapelle d'hiver. Elles se mettent au travail sous sa direction et il retarde son départ pour assister à la profession temporaire de son élève, Sœur Dominique de Jésus-Marie.

Le 30 mars 1949, Mazetier pose les grisailles exécutées par les sœurs qui ont réutilisé des verres de couleur restants pour faire plus d'unité avec les verrières du sanctuaire. Mazetier en est très satisfait. En plus, de cette manière, il a pallié son manque de main d'œuvre tout en formant habilement des petites mains sur place et qui n'ont pas besoin d'être rémunérées pour leur travail.

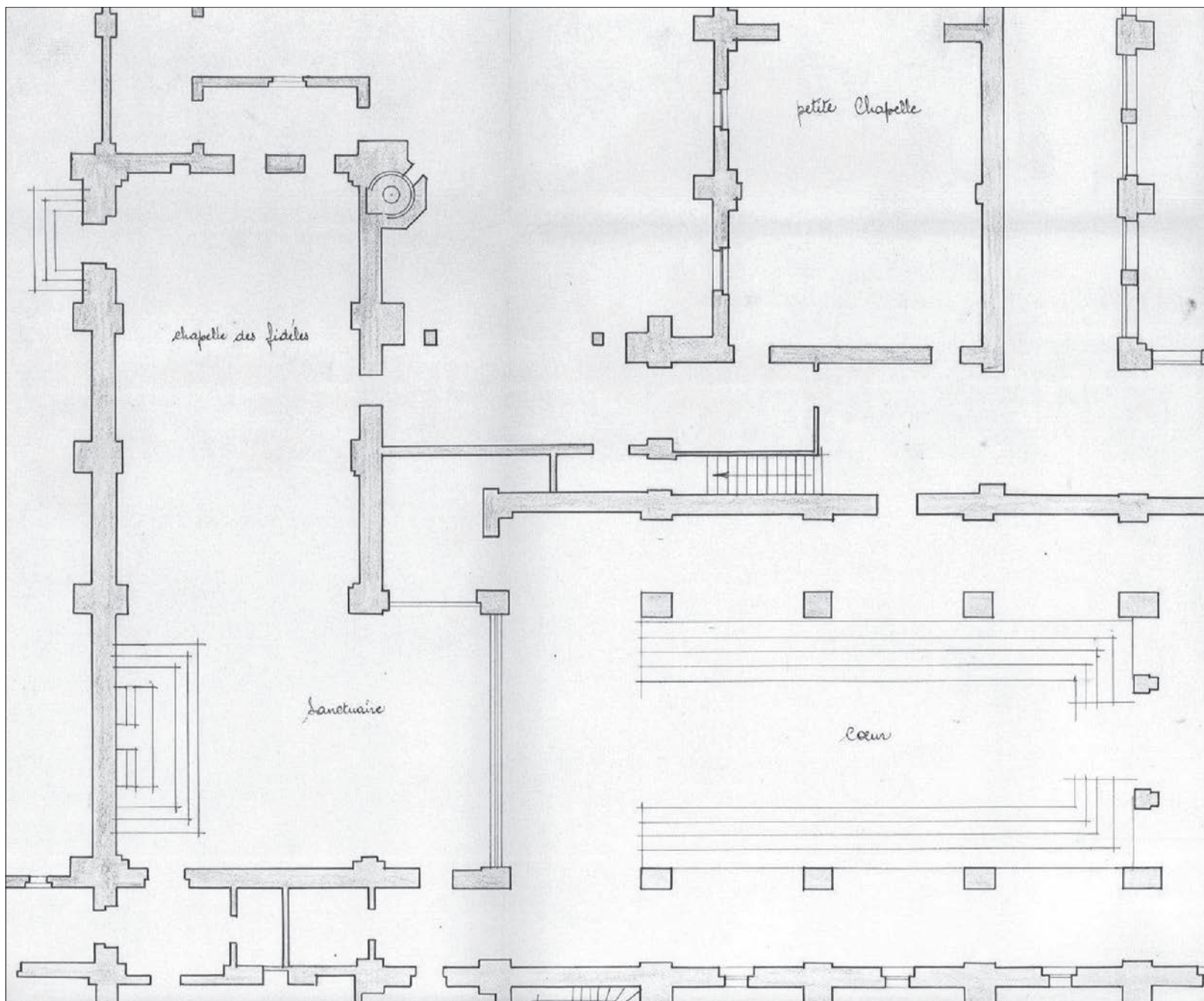
### Mazetier et les sœurs : un attachement réciproque

Enfin, les lettres que Louis Mazetier adresse à la prieure, qu'il conclut parfois de la formule « votre petit frère », traduisent l'attachement profond de l'artiste pour ce chantier et pour les sœurs de Blagnac au fil des années : « *Je garde au cœur la douceur des instants passés à Blagnac* » (Lettre du 06.05.1947). Converti à l'âge adulte à la religion catholique, Mazetier est pratiquant et vit sa foi de manière drastique et exclusive.

A Blagnac, on peut parler d'une rencontre, ou plutôt d'un dialogue,

▶ Une des grisailles exécutées par les sœurs de la "petite classe" pour la chapelle d'hiver, monastère de Blagnac, © Monastère des Dominicaines de Lourdes





◀ Plan du monastère des  
Dominicaines  
de Blagnac, © archives  
du monastère

Je demande paron à mes amis  
 que j'ai encombrés — et que j'encombre /  
 Que je baille pour eux afin que leur  
 cœur si bon y gagne plus encore de  
 cette chaleur pénitente de l'eau de Dieu  
 Je nommerai sous ceux auxquels je  
 pense : les deux Feuillet d'Or, le cher  
 et pur petit Père Veruet, mes amis de Blagnac  
 et ma chère petite Clém à qui je voudrais  
 signer mon COURS. — Vus D<sup>ns</sup> Bonnet  
 et Poitiers si humains et paternels. et  
 si bien secondés, et ici le cher père Fortunat  
 Couffignal et Germaine qui est le dévouement  
 même — Et puis tous les autres que j'ai  
 en revue et pour lesquels je rais prier sur  
 mon chapelet, la douleur étant, grâce à Dieu  
 (et au calmant Kalmisau!) plus supportable.

◀  
 Lettre de  
 Louis Mazetier  
 à Sœur-Marie-du-Christ  
 de Marliave, la Prieure  
 du monastère,  
 © archives  
 du monastère

déplacée à l'extérieur de la chapelle. Le confessionnal est alors creusé  
 dans le mur, sous la station représentant la seconde chute du Christ.  
 Mazetier souhaite représenter la valeur rédemptrice des souffrances  
 du Christ et ainsi faire le lien entre le confessionnal et la septième  
 station du chemin de croix : « Jésus tombe pour la deuxième fois. »  
 L'artiste a donc demandé à l'aumônier du monastère, de lui trouver

▶  
 Septième station du  
 chemin de croix  
 surmontant  
 le confessionnal,  
 monastère  
 de Blagnac,  
 © archives du  
 monastère



entre l'artiste Mazetier et les représentants de la religion. Un échange  
 s'instaure alors avec pour maître-mot le partage entre des compé-  
 tences artistiques et des compétences liturgiques.

A titre d'exemple, on peut relever la citation qui figure au-dessus  
 du confessionnal des fidèles. La porte qui montait au clocher est

un texte scripturaire pour expliquer son idée. L'abbé lui traduit ainsi « *Cadens in terram erexit nos a peccato* », qui signifie « Que Jésus tombé à terre nous relève du péché. » Le bénitier sera, lui aussi, incrusté dans le mur, ce qui permet de supprimer le mobilier liturgique tout en préservant la continuité du chemin de croix.

Toutefois, ces échanges peuvent aussi donner lieu à des discussions quelque peu houleuses entre Mazetier et son commanditaire.

En effet, la prieure lui fait parfois rectifier une facture trop dramatique qui pourrait choquer, selon elle, les fidèles et Mazetier dans ses lettres s'emporte et parfois se plie aux exigences.

Néanmoins, lorsqu'il juge que son art est mis en cause, il passe outre... par exemple dans la douzième station du chemin de croix qui ne relève pas de l'iconographie traditionnelle.

Par ailleurs, à l'occasion de son deuxième mariage avec Jeanne Biedermann le 15 septembre 1949, il promet d'offrir à la chapelle de Blagnac une fresque monumentale intitulée la Geste dominicaine, visible depuis la chapelle des fidèles. Ce cadeau vient sceller l'amitié de longue date avec les sœurs mais aussi remercier que cette commande lui ait permis de faire cette rencontre avec sa seconde Jeanne. Ce n'est qu'en avril 1951 que Mazetier commence sa grande peinture murale dans le chœur, sous le vitrail des Mystères glorieux. L'iconographie est tout à fait singulière, il y représente notamment les moniales dominicaines rassemblées autour de l'hostie. Saint-Dominique fait figure de chef d'orchestre dans un geste créateur. Mazetier représente d'ailleurs parmi les moniales, une des sœurs les plus âgées avec ses lunettes rondes, dans sa chaise roulante.

En février 1952, souffrant, il se hâte de terminer la grande fresque. Alors âgé de soixante-trois ans, il meurt le 20 mars 1952 sans avoir pu exécuter les retouches prévues sur les vitraux et le chemin de croix de l'église.

Par conséquent, dans un contexte d'après-guerre, l'artiste a dû faire face à des difficultés d'ordre économique, une pénurie des matières premières et de main-d'œuvre qualifiée. Cet ensemble ornemen-

tal s'est donc heurté à de nombreux obstacles que l'artiste parvint à surmonter un à un. Selon le témoignage d'une des sœurs de la « petite classe », la sœur Marie-Albert, écrit en juin 1993, « *ayant pris pour thème les Mystères du Rosaire et placé les Mystères douloureux et glorieux dans le sanctuaire, il voulait représenter les Mystères joyeux dans les quatre fenêtres du bas-côté au soleil levant et dans celle qui donne de l'autre côté dans le cloître. Il les voyait à dominante jaune, dans les tonalités de l'Arbre de Jessé, il voulait accrocher au mur une Vierge à l'Enfant de deux mètres de hauteur, très fine, très élancée un peu penchée, comme une flèche sculptée.* »

En somme, cinq ans après le début des travaux de Blagnac, Mazetier a réalisé bien plus que le remplacement des verrières initialement prévu. Ajoutons qu'il ne s'est pas toujours fait payer pour ses réalisations et qu'il avait encore un certain nombre de projets. Selon la Chronique du monastère, en mars 1952, le P. Couturier O.P. est invité lors d'un voyage à Toulouse à visiter l'église du monastère Sainte-Catherine de Sienne et Notre-Dame des Sept-Douleurs. Il vient apporter ses conseils pour l'achèvement de la décoration et de l'agencement du sanctuaire. Il propose aux sœurs quelques suggestions pour l'emplacement du futur autel de la Vierge et de sa statue, ainsi que pour le tabernacle. Il félicite vivement les sœurs pour leurs grisailles mais se montre plus réservé pour l'œuvre de Mazetier qu'il trouve trop étrange. Cette critique, signée du directeur de la revue *L'Art sacré*, sonne comme une seconde mort pour l'artiste dont l'œuvre et le nom se sont longtemps perdus dans l'oubli.

 **Mathilde Esquer**



◀  
Rosace côté  
bibliothèque  
© archives  
du monastère

▶  
Rosace au fond  
du chœur des sœurs ©  
archives  
du monastère



## BIBLIOGRAPHIE

### DATES

- Construction de l'église : 1860-1881
- Décoration intérieure : 1947-1951

### AUTEURS

- Église : architecte Henry Bach
- Décoration : Louis Mazetier peintre, cartonnier et maître verrier

### DÉTAIL DE LA DÉCORATION

- 20 vitraux : rosace, trois vitraux couleur (mystères douloureux, mystères glorieux et arbre de Jessé) exécutés par Escap, 16 grisailles exécutées par la « petite classe » sous la direction de Mazetier — qui a aussi exécuté toujours sous la direction de Mazetier 5 grisailles pour la chapelle d'hiver.
- 3 fresques monumentales : chemin de croix, saint Dominique, la Geste dominicaine

### INSCRIPTION AUX MONUMENTS HISTORIQUES

Église, y compris les peintures murales du chœur et de la nef des fidèles et l'ensemble des vitraux (CAD AZ 01, parcelle 97) : arrêté du 30 avril 2001.

### NOTES :

<sup>(1)</sup> Spécialiste de l'artiste Louis Mazetier, fondateur de l'association des Amis de cet artiste et de sa revue annuelle intitulée Le Point riche.

<sup>(2)</sup> Ces documents ont été communiqués à l'Association des Amis de Louis Mazetier par M. Louis Vibrac.

<sup>(3)</sup> La nuit du 5 au 6 avril ; la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mai et la journée du 25 juin.

- Sources : Archives du monastère des Dominicaines de Lourdes, fonds Blagnac
  - Livre du conseil I, II et III.
  - Livre du chapitre I et II.
  - Chroniques du monastère 1943-1948 ; 1949-1962 ; 1949-1958.
  - Notes de Sœur Dominique de Jésus-Marie.
  - Soixante-sept lettres de Louis Mazetier (1946-1951).
  - Cartons et dessins préparatoires de Mazetier.
  - Fonds photographique.
- Diverses publications sur l'œuvre de Mazetier à Blagnac
  - RIOU Yves-Jean, « *Le chantier de Blagnac, ou les problèmes d'un maître verrier dans l'après-guerre* », Le Point riche. Bulletin de l'association « *Les amis de Louis Mazetier* », n° 5, Poitiers, 2007, p. 28-32.
  - Conservation régionale des Monuments historiques, « *Le monastère des Dominicaines* », Patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle protégé en Midi-Pyrénées, DRAC Midi-Pyrénées, Toulouse, 2005, p. 22, ill., texte de Dominique Paillarse, (Imprimé).
  - Ville de Blagnac, « *Le monastère des Dominicaines* », Histoire. Morceaux choisis, Blagnac, 2005, p. 47-57, ill., (Imprimé).
  - Mairie de Blagnac, Journées européennes du patrimoine 20 et 21 septembre 2003 : deux jours pour découvrir le patrimoine religieux, Blagnac, 2003 (Imprimé).
  - ROCACHER Jean, « *L'œuvre de Louis Mazetier (1888-1952) au monastère de Blagnac* », L'Auta, 4<sup>e</sup> série, n° 29, janvier 2002, Toulouse, 2002, p. 15-31, ill.
  - LE COUR GRANDMAISON Jean, Fresques et vitraux de Louis Mazetier en l'église du monastère des dominicaines de Blagnac, 24 ill. hors-texte dont 4 quadrichromies de Jean DIEUZAIDE (Yan), Librairie Soubiron, Toulouse, 1954, n. p.

# Le Blagnac industriel : La Royale

Avant la Seconde Guerre mondiale, Blagnac, petit village de 2300 habitants, compte un grand nombre d'artisans et une seule « usine » : celle « d'équarissage » à l'odeur nauséabonde.

Au tout début des années 1940, une deuxième ouvre ses portes dans un domaine bien différent.

En effet, Georges Henon, redoutant peut-être le conflit imminent, vend le salon de coiffure paternel, quitte Mézières, sa ville natale dans les Ardennes et s'installe à Blagnac avec son épouse, Gilberte. Il crée un modeste atelier de montage de poussettes dans une baraque en bois située dans le jardin de sa villa appelée à l'époque « *Ramountcho* », avenue du Général Compans. Cette fabrique prendra rapidement de l'importance. Le couple vend sa production au marché de Saint-Sernin. En ce temps-là, les brocanteurs occupent une partie de cette place près de l'église et les forains, une autre. Ceux-ci offrent sur leurs étals toutes sortes de marchandises : vêtements, chaussures, batterie de cuisine...

Peu à peu, Georges Henon ajoute un habillage à la poussette qui devient ainsi une vraie voiture pour bébés. Vers 1949, les époux Henon, font bâtir une fabrique « en dur » rue du 11-Novembre 1918. La baraque en bois démontée et remontée devant le nouveau bâtiment sert de « magasin » de vente.

L'usine tourne à plein régime. Un menuisier blagnacais, Pierre Arbefeuille, fournit la caisse en bois de la voiture d'enfant ainsi que le siège et le marchepied. Les dix à douze ouvriers de l'atelier, passent un enduit sur le bois et le poncent très soigneusement : aucune aspérité ne doit rester et le tout, parfaitement lisse, brille avant d'être peint en bleu ou en gris.

En général, ces jeunes hommes travaillent là quelques mois avant de faire leur service militaire et de trouver ensuite un emploi plus adapté à leurs capacités acquises avec un CAP. Ils coupent, courbent, vissent, sertissent les tubes venant de chez « Brossette » à Toulouse. Avant d'être monté sur la poussette tout ce métal est chromé chez un spécialiste, avenue de Muret. Un ouvrier mutilé place la jante, passe la roue à un compagnon qui ajuste le pneu. Le cabochon se fabrique sur place. Tout le travail se fait « à la chaîne ».

Dans une autre partie du bâtiment, les huit à dix femmes s'activent. Les « coupeuses » taillent la moleskine ou la toile puis « la bourrette » (sorte de tissu cardé) avec de gros ciseaux à cause de l'épaisseur,

▼  
**En-tête de La Royale sur les documents officiels**  
(coll. famille Garric)





remplacés rapidement par des ciseaux électriques. Ces tissus livrés en rouleaux proviennent de différents fournisseurs non toulousains. Ils pèsent très lourd et les ouvrières doivent les manier à deux.

Les mécaniciennes en confection ou « piqueuses » assemblent les morceaux grâce à l'imposante machine à coudre et enfin « les monteuses » habillent l'extérieur de la caisse et de la capote en couleurs ainsi que l'intérieur le plus souvent en blanc. Elles ajoutent le « tablier » qui couvrira le corps du bébé.

Les côtés de la caisse appelés « joues » s'ornent de décorations : soit un simple filet peint même sur les jantes en principe par le patron à l'aide d'un cheveu ou par Maria, très habile, soit un dessin plus élaboré tracé au pochoir.

Les premières voitures assez simples mais transformables en poussettes continuent à être fabriquées tandis que de vrais landaus anglais

▲ **1950 - un groupe d'ouvrières devant le bâtiment récent. De gauche à droite : Maryse, Maria, Dominique, Liliane, Marthe, Françoise (coll. famille Garric)**

prennent de plus en plus d'importance. Ces modèles luxueux, « haut de gamme » très confortables grâce à un système de suspension imaginé par Georges Henon (il obtiendra un Brevet pour son invention), prennent le nom de « La Royale » dont le logo, un écusson en forme de couronne, est appliqué sur les côtés.

Bientôt pour suivre la mode, l'usine offre à la clientèle des modèles pliants en toile afin de faciliter le transport dans le coffre des voitures. En prévision de Noël, des petits landaus pour poupée semblables aux grands sortent de l'usine dès novembre.

La patronne très stricte se charge de l'embauche du personnel. Elle prend des renseignements sur leur famille et même, pour les femmes, sur leur futur époux. Elle patiente un mois au plus puis n'hésite pas à renvoyer ceux ou celles qui n'agissent pas comme elle l'entend. Elle cherche « la perle rare » à Blagnac, dans les villages environnants ou ailleurs. Intransigeante, elle se soucie avant tout du rendement et de la qualité irréprochable de la production.

C'est toujours Gilberte Henon qui verse la paye en liquide toutes les quinzaines, le montant correspond environ au S.M.I.G. de l'époque. En 1949, une apprentie touche 750 francs pour trois semaines de travail et en 1951, une ouvrière, 21 000 francs par mois. La patronne accorde parfois des avances mais n'oublie pas de les déduire au final ! Les journées bien remplies commencent du lundi au samedi à 7 heures et se terminent à 18 ou 19 heures selon les commandes. Ces dames ne se plaignent pas : c'est normal dans les années 1940-1950. D'ailleurs, les autres femmes blagnacaises ont une journée de travail aussi longue. Les blanchisseuses, par exemple, après avoir lavé et étendu le linge aident leur mari dans les champs.

Si les hommes restent peu de temps dans cette usine, entre trois et six mois, il n'en est pas de même des femmes qui, apprenties après le Certificat d'Études, montent en grade et ne quittent *La Royale* qu'à leur mariage ou la naissance de leur premier enfant.

Malgré sa fermeté et son caractère autoritaire, la patronne récompense les plus vaillant(e)s en les emmenant à Boulouris (quartier de

Saint-Raphaël) durant les quinze jours de fermeture de l'usine en août dans la villa payée par Georges Henon, le plus riche du couple. Ce patron, plus simple, plus accommodant que son épouse travaille volontiers avec les ouvriers et lui laisse « la finance ». Un comptable vient de Toulouse périodiquement pour les contrôles indispensables. Pierre Marty, l'associé blagnacais des Henon, représente la marque partout en France, s'occupe des ventes, dessine les nouveaux modèles en début d'année. Les maisons spécialisées comme « Tout pour l'enfant » passent bien vite leurs commandes car la marque est reconnue pour son sérieux.

Les landaus sont expédiés par train ou par camions dans tout le sud du pays ainsi qu'en Espagne, dans toutes les grandes villes du nord : Dunkerque, Lille, Rennes... et même, les premières années, par bateau jusqu'à Oran et Alger, bien emballés à cause de l'air marin.

Au décès de Georges Henon, en 1971, commence le déclin de cette usine et son activité s'arrête tout comme celle des artisans qui disparaissent laissant toute la place à l'industrie aéronautique.

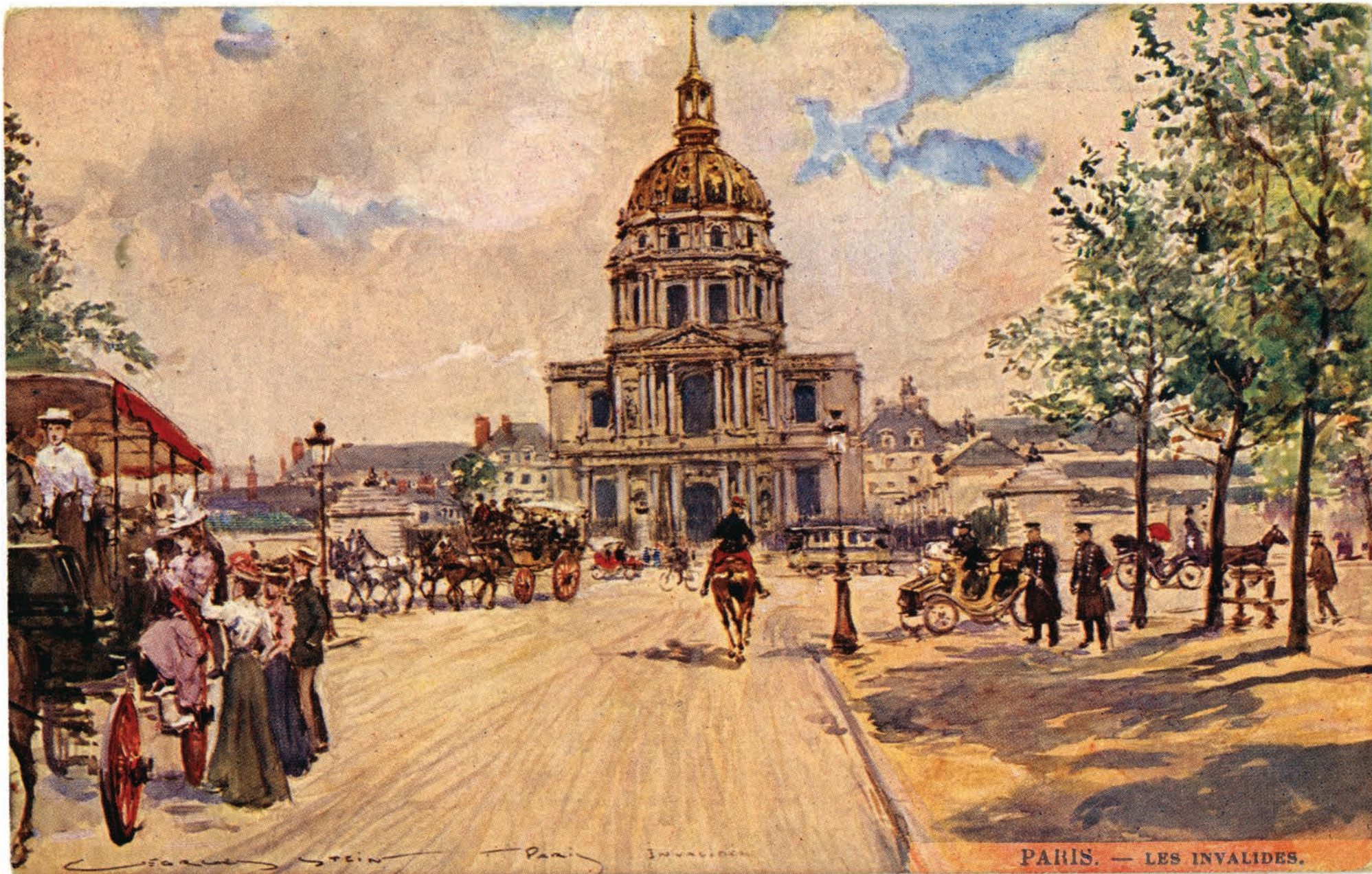
### Témoignages de deux anciennes ouvrières que je remercie infiniment

 Suzanne Béret

N.B. : Si d'autres personnes que nous remercions à l'avance, ont des souvenirs à nous communiquer sur ce sujet, nous les recueillerons avec un grand plaisir.



▲  
Un landau transformé en poussette  
(coll. famille Garric)



Chapelle et bâtiment des Invalides vers 1900 par Georges STEIN



Le pont en bois sur le Canalet et le clocher vu du Ramier (aquarelle 1950-1960)